

l'armée de Turenne, puis de la province du Hainaut, est envoyé au Canada par Colbert.

Il arrive à Québec alors que la France connaît enfin la paix. En 1665, tandis que le lieutenant général Prouville de Tracy fait construire trois forts sur le Richelieu pour servir de jalons sur le chemin des Iroquois, Talon s'ingénie à trouver le matériel d'hiver et le gîte nécessaire aux 1 300 militaires du régiment de Carignan-Sallières qui vient de débarquer.

Jean Talon est un peu comme l'enfer : pavé de bonnes intentions. Ne se met-il pas dans la tête de faire diminuer le nombre des procès entre Canadiens ? Il échoue, naturellement, car ces chamaille-ries sont, avec l'édification d'une famille nombreuse, les deux moyens connus de passer l'interminable hiver.

Durant ses deux règnes (1665-1668 et 1670-1672), 1 500 colons s'installent et 800 soldats et officiers du fameux régiment qui chargea les Iroquois éberlués, bannières au vent, fifres et tambours en tête comme à Rocroy (après le retour de leur unité sur le front des Flandres, ils referont la même chose).

#### *Des « filles du roi » aux allocations familiales*

Talon est là pour peupler la colonie. Il s'y emploie avec le sérieux que l'on devine et des pouvoirs jusqu'ici inconnus au Canada. La venue de plus de 2 000 hommes en pleine santé, c'est bien, mais cela pose aussitôt un grave problème de déséquilibre. Talon va donc inventer les « filles du roi », non pas des filles perdues ramassées dans les bouges comme se sont plu à écrire des chroniqueurs plus soucieux de faire rire que d'informer, mais au contraire des

filles de famille, des ouvrières pauvres, des veuves, des orphelines triées qui devaient montrer patte blanche avant d'embarquer.

C'est par vaisseaux entiers qu'elles arrivent au Canada après une traversée souvent affreuse. Beaucoup se plaignent de voyager « pire que du bestail ». Sur place, elles sont logées dans les familles de colons. Là, elles sont recensées, classées « par nécessité en quatre catégories, petis et grans, beaulx et laidz ».

Les futurs époux doivent prouver aux autorités qu'ils sont libres de famille et en position de « soutenir » une femme et les enfants qu'elle lui donnera. La taxe à payer est en rapport avec les quatre catégories citées plus haut, mais il ne s'agit pas d'un marché de femmes comme le soutiennent quelques historiens anglais. Les postulants sont nombreux, car les célibataires sont privés du droit de pêche et de chasse.

Talon va plus loin et taxe d'amendes progressives les parents qui ne marient pas leurs fils à vingt ans au plus et leurs filles à seize. Il invente aussi les allocations familiales, d'abord payées par le Conseil, puis, à partir d'avril 1679, par la caisse du roi. Au père de 10 enfants, 300 livres par an. A celui de 12, 400 livres. 400 livres également à la jeune mariée qui ne dépasse pas seize ans et 50 au jeune époux de moins de vingt ans. En outre, on prévoit des postes honorifiques qui seront réservés aux pères de famille nombreuse.

Si le grand intendant réussit assez bien dans la course aux épouses et le développement des familles, il se heurte à des difficultés inattendues dans la course aux maris. Déjà, il y avait une sérieuse concurrence entre les belles de Montréal et celles de Québec à propos des partis intéressants. Mais, lorsque beaucoup de jeunes Canadiennes se voient éclip-

sées par les filles du roi qui ont souvent converti leur pécule en trousseaux « à la mode », c'est un tollé. Talon confesse qu'il a plusieurs fois souhaité « croiser des Iroquois plus tôt que ces escouades de donzelles avec les mères pour sergents ».

Il en résulte de nombreux procès pour rupture de promesse de mariage. L'intendant n'en souffle mot dans ses rapports...

*Colbert : « Comptez vos gens. »*

A la demande de Colbert, il fait procéder au recensement de la population. En 1666, on compte :

4 armuriers, 7 arquebusiers, 16 gentilhommes, 11 boulangers, 7 bouchers, 1 fabricant de boutons, 1 brasseur, 1 briquetier, 7 chapeliers, 2 charrons, 5 chirurgiens, 36 charpentiers, 1 charbonnier, 3 chaudronniers, 3 fabricants de chandelles, 6 cordiers, 20 cordonniers, 8 corroyeurs, 4 cloutiers, 1 coutelier, 1 couvreur, 4 drapiers, 1 ferblantier, 1 fondeur, 1 aiguiser d'épées, 4 baillys, 1 imprimeur, 3 instituteurs, 3 jardiniers, 32 maçons, 1 capitaine de navire, 18 marchands, 27 menuisiers, 9 meuniers, 32 matelots, 3 notaires, 1 bijoutier, 5 confiseurs, 1 manchonnier, 1 sabotier, 1 tailleur de pierre, 3 selliers, 3 serruriers, 14 taillandiers, 30 tailleurs, 3 tisserands de tapis, 6 tonneliers, 1 tourneur, 401 domestiques, c'est-à-dire les ouvriers de ces artisans, soit 755 artisans « avoués » auxquels il faut ajouter « environ » 3 800 habitants voués à la culture.

Il n'est nulle part fait mention du nombre croissant des coureurs des bois. En 1671, Talon exulte. Il écrit à Colbert qu'il « a eu » 700 naissances, mais il ajoute cette fois qu'il ne comprend pas pourquoi tant

de jeunes gens abandonnent les maisons pour vivre à l'indienne, « faisant le véritable mestier de bandis ». C'est au moment où, sur ordre de Colbert, il pousse la francisation des Indiens, favorise au maximum les mariages entre eux et les Français, aide leur installation à la culture, que les Français s'indianisent davantage.

C'est à partir de 1670 que le métier d'interprète perd de son utilité. On compte les Indiens parlant français par milliers et par centaines les Français capables de discourir en plusieurs langues indiennes. A ce propos, Marie de l'Incarnation précise « qu'un François devient plus facilement sauvage, qu'un sauvage François ». Les Français de Nouvelle-France sont de plus en plus « gens de Canada ». Dans l'administration, personne ne le comprend vraiment.

Talon crée aussi des industries : brasseries, chantiers navals. Sous son autorité, l'élevage se développe. A partir de 1670, on n'importe plus ni lard ni blé pour les Indiens et les chevaux sont assez nombreux pour que l'on en fasse un important commerce local.

Après Jean-Paul Godefroy, si en avance sur son temps qu'on pouvait le qualifier de visionnaire, Talon réinvente ainsi le commerce triangulaire, Canada-Antilles-France. Le Canada livre aux Antilles du bois imputrescible, du poisson, des pois, de l'huile de phoque; les Antilles livrent, en échange, du sucre qui arrive en France d'où partent pour la Nouvelle-France colons, outils, armes et vêtements.

Devant la ruée formidable et anarchique des coureurs des bois, Talon n'a pas à « forcer l'exploration », comme le lui spécifie Colbert. Il se contente de la canaliser au mieux. En quelques années, les résultats sont écrasants.

Il est rappelé en pleine gloire en 1672, car il est, comme son maître et ami Colbert, quelque peu anticléric.

Lorsqu'il quitte le Canada, 350 ouvriers travaillent dans ses ateliers. Ils disparaîtront peu à peu. En 1675, il ne restera qu'un moulin-scie en activité. Cependant, l'élan est donné. Après Talon, le Canada devient une nation dont les effectifs ont doublé en moins de dix ans.

#### CARABINES CONTRE TOMAHAWKS

Cependant, la guerre iroquoise fait rage. Dans cette guerre, pas de généraux, rien que des héros. Canadiens et Indiens, voici l'histoire de quelques-uns.

#### *Adam Dollard des Ormeaux : jusqu'au bout !*

En France, où il était soldat, il avait probablement un petit commandement. Il arrive à Montréal comme volontaire à l'âge de vingt-trois ans. Tout de suite, il est bien noté, ce qui ne devait pas être facile dans la très pieuse ambiance de la Société Notre-Dame. Il découvre la guerre indienne qui reprend chaque été. C'est pour lui, comme pour tous les autres militaires, un combat nouveau, marginal, et tout à fait en dehors des règles pratiquées en Europe. Il apprend vite et réagit avec tant de cœur qu'il est nommé commandant de la garnison du fort de Ville-Marie, titre qu'il partage avec Pierre Picoté de Belestre. On sait qu'il est témoin de deux

mariages et invité comme parrain à plusieurs baptêmes.

En avril 1660, Dollard des Ormeaux imagine de rendre coups pour coups et obtient l'autorisation de lier partie avec 16 autres jeunes Français et 4 Algonkins pour former un parti de guerre. Aujourd'hui, nous dirions un commando.

Il veut aller s'embusquer sur le chemin des Iroquois au retour de la chasse, alors qu'ils sont encombrés de pelleteries et à bout de munitions. Le groupe part le 20 avril. Encore peu habile au canotage, il est arrêté huit jours au bout de l'île de Montréal par les glaces et n'arrive au Long Sault que le 1<sup>er</sup> mai. Les compagnons ne se déplacent que la nuit pour conserver l'effet de surprise. Une quarantaine de Hurons, partis dans le même but, se joignent à eux. Ils découvrent un vieux fort algonkin où ils s'installent pour établir un camp de base. Le lendemain, quelques Iroquois s'approchent et fuient immédiatement.

Dollard des Ormeaux décide de faire réparer le fort. Les travaux sont à peine commencés que plusieurs centaines d'Onontagués surgissent en canot. C'est la panique. Les alliés se précipitent à l'abri du fort. On échange quelques coups de feu et un chef iroquois s'approche pour savoir « qui estoit dans le fort et pourquoi ». On va sans doute décider une trêve, mais les Onontagués débarquent et se hâtent de construire quelques palissades. Ils attaquent presque aussitôt. Ils sont repoussés. Un Huron sort du retranchement et coupe la tête d'un capitaine iroquois qu'il érige au bout d'une perche. Fureur des ennemis qui attaquent de nouveau en entourant le fort. Repoussés une nouvelle fois avec des pertes sensibles, les Iroquois se replient, peu soucieux de se

faire tuer en vain. Ils vont envoyer un canot chercher les 500 autres guerriers qui les attendaient aux îles Richelieu...

Sans s'en douter le moins du monde, Dollard des Ormeaux et ses compagnons sont tombés non pas sur des chasseurs plus ou moins désarmés, mais sur l'armée iroquoise équipée à neuf qui s'apprête à envahir la colonie tout entière.

Il faut sept jours aux renforts pour arriver. Une semaine de siège pénible et de combats féroces toutes les nuits pour permettre aux assiégés d'aller chercher un peu d'eau jusqu'à la rivière. Hurons et Algonkins tiennent absolument à répondre à chaque coup de fusil. Cette heureuse façon de ne pas perdre la face fait dangereusement baisser les munitions.

Quand l'armée est au complet, les Iroquois tentent un accommodement. Une trentaine de Hurons sautent le parapet et se rendent. Les Iroquois s'avancent. On saura plus tard que c'est encore pour négocier, mais les Français qui se voient déjà dans les marmites tirent et font beaucoup de mal. Fous de rage, les Indiens se lancent à l'assaut. Ils se font hacher, mais avancent peu à peu, à l'abri de leurs boucliers de rondins. Ils sont dans le fossé quand Dollard fait bourrer de poudre deux canons de pistolets avec une mèche pour s'en servir de grenade. Cela fait grand bruit, mais peu de mal. Dollard veut alors recommencer, mais cette fois avec un tonnelet de poudre; celui-ci retombe dans le fort. On imagine le résultat. Les Iroquois s'emparent des meurtrières et tirent sur tout ce qui bouge.

Un Français «voiant que tout estoit perdu et s'estant aperçu que plusieurs de ses compagnons blessez vivoient encore les acheva rapidement à coups d'hache por les délivrez des tortures qui alloient

suivre ». Les Iroquois s'emparent de cinq Français et de quatre Hurons. Un Français fut torturé tout de suite et mangé sur place devant les autres. Les quatre suivants furent partagés entre les clans et subirent un sort identique quelques jours plus tard.

Troublés dans leurs projets et sans doute inquiétés par quelques rêves contradictoires, les Iroquois abandonnent leur projet d'assaut contre la colonie. On ne sait pas au juste combien ils perdent d'hommes dans cette affaire. Les Agniers parlent de vingt morts dans leur clan. Il faut sans doute ajouter les pertes des Onneiouts et des Onontagués, les plus nombreux.

Le sacrifice involontaire de Dollard des Ormeaux et de ses compagnons sauve certainement Montréal d'un assaut peut-être fatal et fait remonter le moral très bas de toute la Nouvelle-France. Malgré de redoutables efforts, les Iroquois ne retrouveront jamais une conjoncture aussi favorable.

#### *Jacques Godefroy de Vieuxpont : une vie trop courte*

Nous avons déjà vu cet homme qui est l'un des tout premiers Canadiens, né à Trois-Rivières le 6 mars 1641. Compagnon de Champlain, son père est de ceux qui demeurèrent en forêt en compagnie des Indiens durant l'occupation anglaise de 1629 à 1633.

A vingt ans, Jacques Godefroy s'occupe de la traite. C'est déjà un coureur des bois qui compte trois campagnes.

Au printemps 1661, il part de nouveau pour « aller à la traicte » en compagnie d'un Français anonyme et de 30 compagnons attikamègues. Le second jour, ils sont surpris par 80 Iroquois. La bataille « à l'indienne » dure deux jours — deux jours de ruses, de



patience et de brusque fureur. Jacques Godefroy, son compagnon et 29 Attikamègues sont tués. 24 Iroquois sont retrouvés morts par les secours alertés par le survivant.

*Claude Brigeac, le grenadier dévoré*

Lorsque, à l'âge de vingt-huit ans, Claude Brigeac arrive à Montréal pour « faire une nouvelle vie », il se déclare grenadier, c'est-à-dire soldat d'élite et gentilhomme. Nous sommes en 1659. Chomedey de Maisonneuve l'engage comme soldat dans la garnison et l'attache à sa personne comme secrétaire, car il a une « jolie plume ».

En octobre 1661, il est désigné pour protéger l'abbé Vignal et une douzaine d'hommes de corvée qui vont chercher des pierres dans une île voisine de Sainte-Hélène.

A peine débarquée, la troupe est surprise par trente-cinq Iroquois qui surgissent des buissons à quelques pas. Brigeac fait front, tue le chef ennemi, mais finit par plier sous le nombre. Il est capturé en compagnie de deux ouvriers, René Cuillierier et Dufresne. L'abbé Vignal est mort.

Dufresne est donné aux Agniers qui le gardent plusieurs mois en esclavage avant de le revendre aux Français. Cuillierier est aussi esclave, mais sera bientôt adopté. Brigeac est torturé durant deux horribles journées devant ses compagnons, puis il est mangé.

*Le Bâtard flamand ou la diplomatie à l'indienne*

Redoutable chef agnier, né d'une mère agnier et

d'un père hollandais, vraisemblablement appelé Smits Jan. En 1650, il est déjà chef important et fait parler de lui en attaquant Trois-Rivières avec une trentaine de guerriers. Il est français puisque déclaré chrétien.

En février 1654, il apporte à Québec des lettres du Fort Orange (Albany, dans l'État de New York).

En juillet, il vient livrer deux otages français et en profite pour se plaindre du jésuite Simon Le Moyne qui a jugé bon de s'installer chez les Onontagués plutôt que dans son peuple. Il quitte Québec de fort méchante humeur.

Le 30 août 1656, il attaque une mission surtout composée de Hurons et d'Outaouais au lac des Deux-Montagnes. Dans la bataille, le père Léonard Garreau reçoit une balle dans la colonne vertébrale. Le 2 septembre, « le Bâtard flamand » rapporte lui-même le corps du prêtre à Québec, en assurant qu'il a été tué par des déserteurs français. Il disparaît avant que l'on ne puisse établir la vérité.

Un mois plus tard, accompagné de quarante guerriers, sans doute les mêmes qui ont attaqué la mission du père Garreau, il ravage la pointe Sainte-Croix (aujourd'hui Point Platon, État de New York.) En 1658, il est *persona grata* en Nouvelle-Angleterre où il se pavane à Corlaer (Schenectady, État de New York).

Le 24 juillet 1666, trois cents hommes du régiment de Carignan-Sallières s'avancent en pays agnier pour venger la mort de deux de leurs officiers tués dans une embuscade et de l'enlèvement de quatre Français. Le Bâtard flamand surgit théâtralement à la tête d'une ambassade qui ramène les prisonniers, « honteusement capturés ». M. de Saurel, capitaine de l'expédition, se laisse complètement abuser, aban-

donne les poursuites et comble les Iroquois de cadeaux.

Le 8 juillet 1668, le Bâtard flamand est de ceux qui contresignent la paix établie entre les Français et les Iroquois. L'année suivante, il apporte à Québec les lettres du premier gouverneur anglais de New York (ex-New Amsterdam) : le colonel Richard Nicolls. Il se fâche alors avec les Anglais et rejoint le camp français.

Il participera très courageusement à la grande opération de Brisay de Denouville en 1687 et se fera tuer à Michillimakinac.

### *Otreouti, dit « la Grande Gueule »*

Chef iroquois de la nation des Onontagués, cet homme grand, « très bien membré », est l'orateur le plus réputé de son temps, qualité hautement prisée des Indiens aussi bien que des Français.

Le 28 avril 1659, « la grande Gueule » est à Montréal pour établir des négociations de paix. Le soir, il s'enivre abominablement avec quelques compagnons et casse tout dans l'auberge où il loge. On l'enferme pour la nuit, mais les « plénipotentiaires » arrachent les barreaux de la prison et s'échappent.

Durant l'été 1661, tandis que le père Simon Le Moyne négocie la paix au pays des Onontagués, la Grande Gueule attaque Montréal pour se venger de son emprisonnement. Il surprend le sulpicien Jacques Le Maistre et quelques colons, Le combat est court. Le Maistre, un Français et deux Iroquois sont tués. Les colons regagnent l'abri de la ville.

La Grande Gueule décapite le prêtre, scalpe son compagnon et enfile la soutane avec laquelle il va se

pavaner tout le reste de la journée hors de portée de fusil.

Quatre ans plus tard, il est parmi les ambassadeurs qui signent le traité du 13 décembre 1665 à Québec entre les Français, les Goyogouins, les Onontagués, les Tsonnontouans et les Onneiouts.

Après le départ de Talon, la Grande Gueule poursuit sa destinée, tantôt guerrier redoutable (il est certain qu'il a torturé et mangé plus de vingt ennemis, Français et Indiens), tantôt plénipotentiaire rusé, jusqu'en 1684 où il se rapproche brusquement des Français par une haine subite des Anglais. En fait, il craint fort leurs représailles à la suite du pillage d'un poste et de l'assassinat du *facteur* et de sa famille.

Sa nouvelle inclination le pousse à promettre tout : alliance, fourrures, guerriers. Il ne tient évidemment aucune de ses paroles, se contentant de se gaver avec sa petite cour aux repas offerts par les Français.

Il abusera complètement Brisay de Denonville, qui en trace un portrait flatteur et le considère comme un ami.

La Grande Gueule vient à nouveau à Montréal signer la paix le 15 juin 1688. En octobre de la même année, il est accusé de meurtre. Cette fois, il n'est plus question de pardon, les gens de Montréal sont exaspérés. La Grande Gueule disparaît dans les bois. On n'entendra plus parler de lui.

C'est de ce personnage pour le moins haut en couleur que La Hontan s'est inspiré pour camper très idéalement son « bon sauvage » Grangula dans son livre : *Voyages de l'Amérique septentrionale*.

### *Pierre Boucher ou quatre-vingt-deux ans de stratégie*

Né à Mortagne, dans le Perche, en 1622, Pierre

Boucher est le plus grand témoin de l'histoire de la Nouvelle-France. Il vit vingt ans sous Louis XIII, soixante-treize ans sous Louis XIV et deux ans sous Louis XV. Il demeure quatre-vingt-deux ans au Canada.

Il est assez gravement blessé aux côtés du père Brébeuf lors de la première grande guerre iroquoise.

A vingt-six ans, en 1648, il épouse une Huronne, élève des ursulines de Québec, Marie Ouebadinskoué, qui meurt en couches. Son enfant ne lui survit pas.

En 1652, il épouse Jeanne Crevier dont il a quinze enfants. Il habite Trois-Rivières où il est nommé « chef de guerre aux ennemis ». Il décide les habitants à se rassembler, créer une espèce de bourg fortifié plus facile à défendre que des habitations dispersées. Chaque habitant est obligé d'apprendre à se servir convenablement de ses armes et de participer à l'édification et l'entretien des remparts.

La fermeté de la défense de Pierre Boucher finit par coûter cher aux Iroquois qui en arrivent à demander la paix et rendre les prisonniers qui n'ont pas été dévorés.

Nommé gouverneur de Trois-Rivières, il va plaider le dossier de la Nouvelle-France auprès de Colbert et de Louis XIV. C'est grâce à son intervention que l'on voit arriver Talon et le régiment de Carignan-Salières.

A quarante-cinq ans, il est, dit-il, lassé de ses concitoyens et de leur procès, qui de surcroît trafiquent sans vergogne l'eau-de-vie avec les Indiens, causant des ravages irréparables.

Il se retire dans sa seigneurie de Boucherville où il crée une sorte de phalanstère théocratique, un modèle d'équilibre et de raison. Il meurt à Boucherville

en 1717, à quatre-vingt-quinze ans. De sa nombreuse famille, sont issus les Boucherville, La Bruère, La Perrière, les Montizambert, Montarville, Montbrun, Grobois, Grandpré. Les Montbrun gagneront l'Illinois, d'autres l'île Maurice, les Antilles, la Louisiane et même la France.

*Charles Le Moyne, un ancêtre, un soldat, un milliardaire*

Les Le Moyne sont aubergistes à Dieppe. Charles, qui naît en 1626, devient très vite un garçon robuste et hautement fantaisiste qui paraît avoir peu de goût pour le commerce familial. Or le frère de M<sup>me</sup> Le Moyne, Adrien du Chêne, est depuis quelques années chirurgien en Nouvelle-France. Après une nouvelle frasque du pétulant héritier, qui justifie l'intervention du guet de la ville, on décide de l'envoyer chez l'oncle, à la colonie, « en attendant que cela lui passe ».

Charles Le Moyne, fort comme un homme de trente ans, débarque à Québec pour ses quinze ans. Grâce à l'influence de l'oncle, il est engagé chez les jésuites et va passer quatre ans en Huronie. L'aventure a enfin les dimensions de son rêve. Il s'assagit aussitôt et se met docilement à l'étude des langues locales.

En 1645, il est interprète qualifié et sert à Trois-Rivières comme commis, interprète et soldat. C'est là, en compagnie de coureurs des bois chevronnés, dont Nicolas Marsolet, et de quelques trappeurs algonkins en renom qu'il « apprend le mestier de guerre lequel lui convient tout à faict ». L'année suivante, il va s'installer à Montréal. Il y demeure jusqu'à son dernier jour.

Ses dons de soldat en font bientôt un expert en guerres indiennes où il se montre aussi fort et rusé que ses ennemis. A vingt ans, il capture ses premiers Iroquois. Deux ans plus tard, il s'assure de tout un parti de guerre à la suite d'une embuscade de toute une semaine et échange ses captifs contre des prisonniers français.

Au printemps 1651, il a vingt-cinq ans. En compagnie de Jacques Archambot, Jean Chicot et quelques autres colons dont les noms ne nous sont pas parvenus, il travaille à dessoucher le domaine de l'un d'eux lorsque plus de 100 Iroquois surgissent avec leur promptitude habituelle. Après les premiers coups de feu, on s'explique à la hache, à la barre à mine, *tomahawk* contre bêche.

C'est un combat féroce, à l'antique, qui dure plus d'une heure. Les Iroquois, comprenant qu'ils ont manqué l'effet de surprise, se replient tout aussi soudainement. Ils laissent sur le terrain une quinzaine des leurs, tués, ou trop blessés pour les suivre. 3 colons sont morts. Jean Chicot s'en tire, scalpé. Il est le premier Français à vivre le bonnet vissé sur le crâne, le premier à être autorisé à garder sa « tuque » en toutes circonstances, même à l'église. Il y en aura d'autres...

Le 18 juin suivant, les Iroquois tentent une opération sur les premières maisons de Ville-Marie. Charles Le Moyne, seul à s'en apercevoir, contre-attaque à la grenade d'abord, au couteau ensuite. Les Iroquois s'enfuient. Il est nommé garde-magasin du fort, un poste de haute confiance à cette époque. En 1654, il épouse Catherine Thierry et reçoit 90 arpents à la pointe Saint-Charles.

En juillet 1655, avec son ami Lambert-Closse et 3 Hurons, ils capturent 6 Iroquois dont un chef réputé.

En 1657, désigné pour un nouvel échange de prisonniers, il y réussit avec tant de succès qu'il amorce des pourparlers de paix avec les pires ennemis de la colonie. Mais les Anglais veillent à ruiner ses projets en armant de nouveaux clans.

En 1660, il s'en faut d'un rien pour qu'il accompagne Dollard des Ormeaux. Charles Le Moyne désire seulement faire ses semailles avant le départ. Dollard, trop pressé, part sans lui. L'année suivante, 1660 Iroquois grêlent sur les colons au travail. Le Moyne pose sa houe, prend son fusil. Il n'a pas le temps de recharger avant le corps à corps et va être fait prisonnier lorsque M<sup>me</sup> Celles-Duclos, qui a tout vu de sa maison, lui apporte au milieu de la mêlée une brassée d'armes chargées. Le Moyne se dégage, tire à coup sûr. La voisine recharge avec un sang-froid parfait, repoussant même un sauvage du pied. Le Moyne reprend l'avantage, charge seul un fusil dans chaque main. Les Iroquois sont déjà en fuite « à l'indienne » quand arrivent les miliciens.

Fait prisonnier en 1665, Le Moyne est libéré grâce à Garakontié, le chef des Onontagués, à qui il paraît avoir rendu le même service quelques années auparavant.

Alors commence pour lui le temps de la fortune, entre les expéditions chez les Agniers, sur l'Ontario, et les Tsonontouans.

En 1657, la famille de Lauson lui octroie un fief, suivant les usages du Vexin français : 5 000 arpents près de la seigneurie de la Citière. En 1665, s'ajoutent les concessions de l'île Ronde et de l'île Sainte-Hélène. En 1668, il reçoit des lettres de noblesse, mais oublie de les faire enregistrer dans le temps voulu.

Il part avec Rémy de Courcelles en pays iroquois,



puis avec Prouville de Tracy au fort Sainte-Anne, sur le lac Champlain. Il continue la guerre et sa fortune avec le même bonheur.

En 1682, il devient l'un des actionnaires de la Compagnie du Nord, fondée, nous le verrons, avec Radisson et Des Groseillers. Deux ans plus tard, il sauve *in extremis* l'expédition de La Barre contre les Iroquois et amène ceux-ci à négocier la paix.

L'année suivante, Charles Le Moyne, à présent « de » Longueil et de Châteauguay par la grâce du gouverneur de Frontenac, s'éteint à Montréal. Il est le plus gros propriétaire terrien de la colonie. Il a deux filles et dix garçons qui s'illustreront tous en combattant pour le Canada.

## 8/ *Dix mille romans d'aventures*

Saint-Laurent, Outaouais, Saint-Charles, Richelieu, Mississipi, Ohio, Missouri : les Français ne peuvent pénétrer le continent qu'à la façon des Indiens, en suivant les cours d'eau. La vie entière de la Nouvelle-France se passe en barque et en canot et pendant longtemps les labours font figure d'incursion furtive, toujours en vue de l'eau. Sauf quelques explorateurs, tous les voyageurs de l'épopée — ils sont légion — ne quittent fleuves et lacs que l'hiver, et encore à ce moment-là vont-ils « à neige », pas à terre. Les portages entre deux rives vont toujours au plus court et la chasse se pratique le plus souvent aux abreuvoirs naturels. La plus commune de toutes, celle du castor, se fait « à tremper les aisselles ».

Canadiens de naissance ou colons de fraîche date arrivent à se ressembler très vite. Du vieux pays, ils ont tous gardé le goût des chicanes. L'hiver, quand l'habitant n'est pas en course, il fait à ses voisins des procès « à tout bout de champ ». Le notaire et le juge sont des personnages aussi importants que le prêtre.

Le médecin, la sage-femme viennent loin derrière. Cette manie du recours en justice au moindre froncement de sourcil est une bénédiction pour les chercheurs actuels qui disposent de monceaux de minutes de jugements pour se faire une claire idée de la vie de tous les jours.

Le « rang canadien » découpe le pays en tranches très étroites et très longues ayant toutes accès au fleuve ou à la rivière, le seul moyen de communication. Il s'étend progressivement et, d'une certaine façon, ferme les rives aux indigènes.

Ceux-ci ne comprennent pas le système du bornage, de l'arpentage, du titre de propriété, de l'héritage et de la vente d'un domaine, d'un lopin. Qu'un morceau de lande ou de forêt où ils ont toujours couru puisse devenir une valeur marchande leur échappe totalement. Ils en ont pourtant l'exemple constant devant les yeux.

En Nouvelle-France, lorsque quelque impécunieux désire de l'argent liquide pour se livrer à la traite ou pour monter une affaire ou une exploration, il s'arrange pour se faire octroyer, confirmer, une concession par un seigneur propriétaire, par un organisme religieux ou laïc (la société fermière), et ensuite vend cette terre à un propriétaire voisin que cela arrange : l'opération est tout à fait légale.

En voyant l'or qui provient de la vente, les Indiens croiront toujours à une opération magique, réaction d'autant plus curieuse que beaucoup d'entre eux ont un certain sens du commerce ou plutôt du trafic, et qu'ils s'y montrent très retors.

Quand, avec l'intendant Talon, fonctionnaires et officiers royaux débarquent à Québec en 1665, il n'y

a pratiquement plus d'Indiens purs dans le bassin du Saint-Laurent. Ils sont pourtant encore largement majoritaires. Tous les indigènes de souche amérindienne ont été exterminés par les épidémies apportées fort inconsciemment par les colons et surtout par les missionnaires et leurs aides européens, car ils se sont avancés et fixés plus loin que les autres en pays vierges.

C'est donc la volonté de fraternité qui tue les alliés des Français. Les Iroquois, tenus à distance par le mépris des Anglais qui restent dans leurs comptoirs, seront moins touchés par la maladie.

Quand il y a épidémie, les Français qui en souffrent aussi y voient une épreuve envoyée par le ciel. Les Indiens, eux, pensent à une « sorcellerie des robes noires ». Alors, ils en tuent et en dévorent rituellement quelques-unes, mais la maladie reprend toute seule et les pères sont, il est vrai, d'un inlassable dévouement. La volonté du ciel s'impose à tous.

Ceux qui résistent sont les sangs-mêlés. Une petite goutte de sang européen permet sans doute une sorte de vaccination naturelle. Ainsi, insensiblement, les populations indiennes se modifient.

Personne ne s'en rend compte, d'autant que les métis sont encore plus « sauvages » que les autres. Ils deviennent de super-Indiens, plus fins, plus malins, mais follement attachés à leurs forêts et à leur vie libre dès lors qu'elle paraît vouloir disparaître ou, du moins, se réduire. La plus grande part des Indiens étant citoyens français, il n'y a pas de problème racial. On appelle les métis des « bois-brûlés ». Tout est dit. Cela n'a rien de péjoratif.

En 1665, il y plus de cent cinquante ans que

chaque année les capitaines de morutiers marquent sur leur livre de bord le nom ou le surnom des marins « disparus ès sauvaiges ». Il y a cent trente ans que l'on connaît ceux des déserteurs de Cartier. Depuis, il n'y a pas d'année sans disparition. La vie sauvage a des attrait certains pour des hommes qui ont déjà choisi l'aventure. Bientôt, Talon confiera à Colbert qu'il lui manque beaucoup de monde par rapport au recensement qu'il fait effectuer à sa demande et qu'il ne sait pas « où ces gens-là sont passés ».

Malgré son génie et sa large compréhension des choses, le courtisan raffiné qu'il est ne peut s'attarder à cette réalité qui frise la pensée honteuse.

Pendant toutes ces années, les déserteurs, bons ou mauvais, criminels en fuite ou héros de roman, se marient à l'indienne et font des enfants avec la générosité de leur fougue aventureuse. Pour les indigènes, c'est presque toujours un honneur et, comme ces enfants sont encore plus indiens que nature, ils y voient un assentiment du Grand Esprit.

Les sauvages emplumés qui se pressent sur les quais de Québec pour voir débarquer l'appareil administratif de Louis XIV ont à peu près tous un ancêtre bordelais, angevin, saintongeais, normand, parisien ou lorrain. Sous leurs peintures, comment s'en apercevoir ?

Ces Indiens sont totalement dépendants des industries françaises ou anglaises : super-chasseurs ou guerriers, rien d'autre ou presque. Sortis des problèmes directs de leur clan ou de leur nation, pour la plupart ils comprennent les événements dont ils sont témoins et bien souvent acteurs, à la façon des tirailleurs annamites durant la guerre de 1914.

Tout comme la crosse de l'évêque est un symbole de l'antique houlette du berger, l'arc et le carquois ne sont plus portés que dans les cérémonies, dans les interminables « tabagies », ces conférences de paix si longues que l'on pourrait presque dire qu'elles sont la paix elle-même. Puisque les contractants sitôt revenus en forêt retrouvent un sujet de querelle.

Malgré le petit nombre de ses habitants, la Nouvelle-France est enfin parfaitement viable. Ce n'est pas encore une nation, mais déjà un peuple qui devient très vite adulte. Alors, tout naturellement, arrive le temps de parler des êtres exceptionnels qui tissent son histoire.

*Olivier Le Jeune, Othello du pays de la glace*

C'est le premier Noir, sans doute, à être entré dans le Saint-Laurent. Les frères Kirke le vendirent cinquante écus à Le Baillif, un commis français passé au service des Anglais. Le Baillif en fit aussitôt cadeau à Guillaume Couillard. Le jeune garçon, cité comme domestique, fut baptisé le 14 mai 1633.

On ne sait pas exactement s'il était malgache ou guinéen. A une époque où il était internationalement admis que tout Noir qui n'avait pas en sa possession un brevet d'affranchissement dûment enregistré était esclave, jamais le bon Guillaume n'eut l'idée d'appliquer ce féroce règlement, pas plus que d'affranchir Olivier. Il l'adopta tout simplement, comme il avait adopté Espérance et Charité, les deux jeunes Indiennes que Champlain n'avait pu emmener à son départ de Québec.

En 1638, Olivier Le Jeune fut condamné à « vingt-quatre heures de chaînes » pour avoir calomnié Marsolet. Il signa ses « aveux » d'une croix. On sait qu'il était « franc-serviteur », accompagnait souvent son patron Guillaume Couillard dans ses voyages en barque et qu'il avait grand-peur et détestation des Iroquois. Il a certainement eu une descendance dans un clan montagnais des environs de Tadoussac. Il est mort le 10 mai 1654.

*Bonatteniate, dit « le Berger »*

Ce très grand chasseur est sans doute le seul Agnier qui soit profondément ami des Français. Né en 1613, il est tour à tour otage, allié, prisonnier volontaire, ambassadeur. Continuellement ballotté entre la haine des siens pour tout ce qui est barbu et l'amitié qu'il a nouée avec quelques coureurs des bois, il se sent toujours menacé de représailles par ceux de sa tribu... Il est envoyé en France où il meurt de fièvres à Paris, en 1650.

*Florent Bonnemère, un fameux médecin bordelais*

Né à Bordeaux en 1600, il entre très jeune chez les jésuites. Il arrive à Québec en 1630. Passionné de sciences, c'est un apothicaire et un chirurgien dont l'habileté fait merveille dans le tout petit peuple du début. Il est en effet seul de son état.

Lorsque la colonie commence à prendre un peu d'ampleur, en 1650, sa réputation est à son apogée. Il reçoit alors de ses supérieurs une très sévère mise en garde « d'avoir, sans plus tarder, à retrancher de son

activité le soin du sexe féminin ». Il y a vingt ans qu'il opère Françaises et Indiennes.

Tout porte à croire que le bon père n'apprécie guère ce genre de décision. Il « se retire des Français » et devient le plus actif et le plus célèbre médecin des Indiens vivant autour de Québec où il meurt en 1683. Son nom y est encore vénéré.

*Marie Guyart, dite « Marie de l'Incarnation »*

Tourangelle née le 28 octobre 1599, son père est boulanger. Très tôt, elle manifeste beaucoup de goût pour la vie religieuse, mais, comme elle est de nature vive et gaie, on ne croit guère à sa vocation. On la marie à un ouvrier soyeux, Claude Martin, qui meurt deux ans plus tard en lui laissant pour héritage un bébé de six mois. Très douée pour le commerce, elle trouve alors refuge chez sa sœur, mariée à Paul Buisson, marchand voiturier, quelque chose comme un entrepreneur de transport. Elle gère tout et règne bientôt sur les trente rouliers de son beau-frère. Miracle, ils n'osent plus jurer devant elle. Ce n'est qu'un passage.

A trente-quatre ans, elle prononce ses vœux chez les ursulines. Son fils, Claude, fait ses études chez les jésuites de Rennes. Elle veut partir en mission et finit par obtenir l'autorisation après bien des efforts, car elle est jugée de constitution trop faible. Elle débarque à Québec le 1<sup>er</sup> août 1639 en compagnie de M<sup>me</sup> de La Peltrie, de sœur Marie Saint-Joseph et de la mère Cécile de Sainte-Croix. En chemin, leur navire a été frôlé par un iceberg qui a râpé un flanc de l'embarcation et fait de gros dégâts.

Les quatre femmes fondent le couvent des Ursulines dans une sorte de grange abandonnée de la basse



ville. Marie de l'Incarnation devient vite l'âme de l'établissement, puis celle de la Nouvelle-France tout entière.

Elle reste trois ans dans sa cabane qu'elle appelle son « Louvre ». L'hiver, elle doit y dormir dans un coffre doublé de serge, tant il fait froid. En 1642, les ursulines inaugurent enfin un monastère « en pierres » de trois étages et 30 m de façade sur 9 de profondeur, une construction exceptionnelle pour le pays à cette époque.

Huit ans plus tard, le bâtiment est ruiné par un incendie. Ces malheurs transfigurent la chétive Marie Guyart. Elle exploite une ferme, s'intéresse aux mines, aux salines. Avec les bénéfices, elle crée et agrandit son collège où toutes les jeunes filles de Québec viennent s'instruire en compagnie de leurs sœurs indiennes, surtout des orphelines, dont l'es-pèce ne manque pas du fait des mœurs de leurs parents. La pension coûte théoriquement 120 livres par an, mais le manque d'argent liquide oblige souvent les familles à payer en nature.

Marie de l'Incarnation note tout. On connaît ainsi le détail du montant de la pension d'une demoiselle Couillard pour l'année 1646 : 7 cordes de bois de chauffage (une corde = 4 stères), 12 livres de beurre, 1 cochon gras, 1 baril de pois, 1 baril d'anguilles salées.

En 1668, Louis XIV prend des mesures pour franciser (évangéliser) les sauvages. Jésuites récollets et ursulines se lancent avec la fougue que l'on devine dans la bataille pour la foi. C'est le fiasco complet. Un Indien sur dix accepte d'écouter les missionnaires et, sur ceux-là, moins de un pour cent deviennent à peu près chrétiens. Certes, une grande majorité se fait baptiser, mais avec le même enthousiasme que

nous mettons à nous procurer une carte d'identité. C'est le baptême-formalité, le moyen de devenir français. Un avantage qui n'est pas bien important dans les forêts. Cependant, les Indiens, qui adoptent avec tant de facilité, sont très fiers de pouvoir se dire de la nation des colons qu'ils admirent, même s'ils les détestent quelquefois.

Marie de l'Incarnation ne remporte qu'une victoire chez les Hurons de Lorette, un tout petit groupe échappé au massacre iroquois qui vit à l'abri des remparts de Québec.

Elle travaille comme une forcenée, veille à tout, conseille à leur demande gouverneurs, intendants, juristes. A quarante ans, elle apprend les langues indiennes et y réussit si bien qu'elle écrit un dictionnaire français-algonkin, un algonkin-français, un dictionnaire iroquois-français et un catéchisme iroquois. Elle compose également, en français cette fois, *l'École sainte ou Explication familière des mystères de la foi* et une relation d'oraison. Épistolière-née, elle écrira en trente-deux ans 13 000 lettres, souvent malicieuses et toujours rigoureuses, qui forment à elles seules une remarquable chronique de la Nouvelle-France. Elle participe aussi à la rédaction des annales.

Lorsqu'elle meurt à Québec, le 30 avril 1672, c'est un deuil national. On doit retarder l'enterrement pour laisser aux délégations françaises et indiennes le temps d'arriver pour la cérémonie. Un chef outaouais, après avoir regardé l'énorme assistance, déclare que tous ceux qui sont là et ceux qui courent encore les bois ont été au moins une fois soignés ou aidés par la mère de l'Incarnation.

Sa tombe sera l'objet d'un culte.

*Jacques Larguiller, dit « le Castor »*

Il est né à Bordeaux en 1644. A l'âge de vingt ans, il vient rejoindre son oncle Raymond Paget, dit « Carcy », à Québec. En 1666, il s'engage avec Adrien Jolliet et Denys Guyon « pour faire le voyage des Outaouais ».

En 1669, il vend la concession de Dombourg accordée par Jean Bourdon à son cousin Guillaume Paget. Avec l'argent, il se met à la traite des fourrures et y réussit au point d'être surnommé « le Castor ». Tireur remarquable, et surtout « homme de canot hors de pair », il en remonte aux Indiens les plus habiles.

Chaque année, il s'enfonce un peu plus loin. Il arrive certainement aux confins de l'actuel Minnesota et revient, « confit de castor gras ». Louis Jolliet se l'attache en 1673. C'est le Castor qui pilote son canot.

En 1674, il accompagne le père Marquette, puis rentre l'année suivante à Québec avec les derniers écrits du missionnaire et une très riche cargaison.

En 1676, après dix ans de vie indienne assez tapageuse, le Castor se met au service des jésuites. Il leur sert de guide, d'interprète, d'assistant. C'est ainsi qu'il est successivement l'homme de confiance des pères Allouez, Aveneau, Albanel, Nouvel et Gravier. Avec eux, il parcourt pratiquement la totalité de l'Amérique du Nord. Il succombe à l'épidémie de fièvre quarte le 4 novembre 1714.

*Pierre Gadois : quand le mauvais sort s'en mêle...*

C'est un paroissien de Saint-Germain-des-Prés né en 1632. Il vient au Canada avec ses parents et

devient le premier enfant de chœur du poste de Ville-Marie.

Le voici maintenant armurier. A vingt-cinq ans, il épouse une certaine Marie Pontonnier. Cette dame paraît lui avoir donné sa foi après l'avoir promise au caporal Bourjoly, de la garnison de Montréal. Ce Bourjoly s'appelle de son vrai nom René Besnard.

Très mécontent de ce mariage, le caporal Bourjoly proclame à toute oreille que l'union va demeurer stérile « pour ce que lui, Bourjoly, sçavait nouer l'esguillette pour ce chien d'armurier ».

De fait, au bout d'un an, Pierre Gadois ne paraît pas devoir espérer de descendance. Alors, bien sûr, on fait un procès. Devant les juges, Bourjoly prétend, la main sur le cœur, que Marie Pontonnier lui a promis ses faveurs s'il consentait à rompre le mauvais sort. Interrogé plus précisément sur le fameux « nœud de l'esguillette », il répond qu'il n'a jamais parlé que de celui de ses chausses. On ricane dans les familles. Mais le pieux Chomedey de Maisonneuve fait envoyer le caporal en prison, puis après quelques mois l'exile à Québec.

Trois ans plus tard, l'évêque de Laval déclare officiellement le mariage nul « pour et à cause d'impuissance perpétuelle causée par maléfice ».

Dans les deux mois qui suivent, la chère Marie Pontonnier se remarie avec un autre soldat de la garnison. De son côté, Pierre Gadois attend cinq ans, puis épouse Jeanne Besnard, qui n'est pas parente du caporal Bourjoly.

Il lui fait triomphalement 14 enfants dont des jumeaux pour clore la série. Durant toute sa vie, il profite de la moindre occasion pour promener sa nombreuse famille en public et s'arrêter sous les fenêtres de Marie Pontonnier, narguer le caporal qui,

enfin devenu sergent, est depuis longtemps de retour à Montréal. Pour le reste, il mène une vie honorable, sert comme milicien, mais pas dans le groupe de Bourjoly, rend des services comme éclaireur. Armurier réputé, il s'éteindra à quatre-vingt-deux ans à Montréal.

*Marguerite Dizy : une femme de cœur*

C'est une vraie Canadienne. Elle est née en 1663 à Trois-Rivières de Pierre Dizy, dit « Montplaisir », et de Marie Drouillet. Son père, cultivateur et soldat, est compagnon de François Hertel. A quatorze ans, Marguerite épouse Jean Desbrieux dont elle a tout de suite un fils.

Au recensement de 1681, le couple habite Batis-can. Il possède 1 fusil, 5 vaches et 6 arpents en culture. Marguerite est devenue chirurgienne. Elle est réputée pour son adresse à soigner les blessures faites par les Iroquois. Elle sait aussi « à ravir » réduire les fractures.

Son mari, Desbrieux, s'adonne à la traite. Il est de moins en moins chez lui, son commerce le poussant tous les ans sur le lac Nipissingue et parfois au-delà.

Marguerite reçoit alors les hommages de François Desjordy, un capitaine réformé des soldats de la marine. Il finit par habiter chez sa maîtresse, car Desbrieux ne rentre plus du tout. L'affaire tourne au scandale sous la diligente pression des voisines. On dénonce le couple illégitime en chaire et les curés de Batiscan et de Champlain lisent en public un commandement de l'évêque de Saint-Vallier interdisant l'entrée de leur église aux amants.

L'année suivante, Marguerite présente une re-

quête au Conseil souverain pour annulation du mandement et réparation de l'offense. Le gouverneur Frontenac, toujours assez anticlérical, intervient en sa faveur. Elle obtient de pouvoir retourner à l'église. Desbrieux, qui n'était pas revenu depuis trois ans, meurt gelé, probablement en janvier 1699. Le 27 août, elle règle les affaires de son mari, et le beau capitaine s'installe définitivement chez elle. Il n'est nulle part fait état de mariage.

En 1704, elle est jugée pour avoir, semble-t-il, calomnié le curé de Batiscan. Sans doute a-t-elle de nombreux comptes à régler avec lui.

Elle continue sa carrière de chirurgienne, à la satisfaction générale. En 1721, on la trouve encore en procès pour diffamation contre un certain Tourville. Elle gagne.

Elle signe son dernier certificat de blessure le 11 avril 1730. On suppose qu'elle est décédée quatre ans plus tard.

#### *Agathe de Saint-Père, une femme de tête*

Elle naît à Montréal en 1657. Son père, son grand-père et son parrain sont tués par les Iroquois. Veuve, sa mère épouse Jacques Lemoyne de Sainte-Marie. Quand elle meurt en 1672, elle laisse 10 enfants à élever. Agathe, qui n'a que quinze ans, s'en chargera. A vingt-huit ans, elle épouse Pierre Le Gardeur de Repentigny, garçon charmant et courageux, mais de nature assez insouciant. Elle devient l'homme du ménage.

Au seuil du xviii<sup>e</sup> siècle, les conditions économiques générales obligent le Canada à vivre en économie fermée. Il n'y a pas de lin ni de chanvre, à peine de

laine. Agathe organise alors un véritable laboratoire. Sous sa direction, on y fait des essais sur l'ortie, le filament d'écorce, le cotonnier sauvage, la laine de bœuf illinois (le bison). Elle parvient aussi à fabriquer des dragées au sucre d'érable que Louis XIV a la politesse de déclarer excellentes.

Lorsqu'en 1705, la *Seine* qui apporte le ravitaillement de l'année fait naufrage, le désespoir envahit la Nouvelle-France. Agathe prend les choses en main. Elle fait racheter aux Abénakis 9 tisserands anglais prisonniers et monte une manufacture de « droguet, serge et couverte ».

Aux 9 Anglais, elle adjoint des apprentis canadiens et des gardes indiens chrétiens, on ne sait jamais. Puis, elle fait construire 20 métiers à tisser, copiés sur l'unique modèle existant dans la colonie. La production de toile solide et d'étoffe assez grossière atteint bientôt 120 aunes par jour (230 m environ). C'est un triomphe.

Infatigable, Agathe se lance dans la teinture. Elle fait appel aux Indiennes qui vivent dans les environs de Montréal et réussit à mettre au point plus de 10 teintures à base de rouge ou de bleu. Grâce à son obstination, elle trouve encore un nouveau moyen pour teindre les peaux de chevreuils, en évitant de les tremper préalablement à l'huile, seule méthode alors connue qui rendait nauséabonde cette matière superbe.

En 1707, les habitants de Boston rachètent les tisserands. Les apprentis en savent assez et la petite industrie fonctionne très bien. En 1713, Agathe la vend à Pierre Thuot-Duval, un maître boulanger.

Veuve en 1736, elle décide de terminer ses jours à l'Hôpital général de Québec. Elle y retrouve la supérieure, Marie-Joseph de la Visitation, sa fille.

Elle y meurt en 1748 à quatre-vingt-onze ans.

*Catherine Jérémie, une grande naturaliste*

Elle est née à Québec le 22 septembre 1664. Son père, coureur des bois, fait la traite sur le haut Outaouais. Elevée chez les sœurs, elle apprend à compter, lire et écrire, surtout écrire, en même temps que le métier de sage-femme. A dix-huit ans, elle épouse Jacques Aubuchon, coureur des bois qui lui donne une fille et meurt gelé dans la forêt dans l'hiver 1686.

En novembre 1688, elle épouse, à Batiscan, Michel Lepailleur qui lui donnera 11 enfants. Ils s'établissent à Montréal où Lepailleur obtient une charge de notaire. Catherine continue son métier de sage-femme et développe ses dons de naturaliste. Elle compose un herbier unique sur les plantes de la forêt canadienne.

Elle entre en communication avec les plus grands naturalistes de son temps, qui la considèrent comme une correspondante de première importance.

Sa patiente connaissance des simples s'améliore au fur et à mesure des nombreuses expériences que lui livrent les femmes indiennes avec qui elle travaille constamment. En 1740, l'intendant Gilles Hocquart témoigne, dans son rapport annuel, que « M<sup>me</sup> Lepailleur, veuve depuis 1733, s'est attachée avec succès à connaître le secret de la médecine des sauvages ».

Elle meurt en 1744. Tous ses envois et les notes qui les accompagnaient sont rassemblés au Muséum d'histoire naturelle de Paris, où, semble-t-il, personne ne songe à les exhumer.

*Mathieu Sagean, l'imagination délirante*

Il est probablement né à Lachine, vers 1670. Il se



déclare soldat et coureur des bois. De fait, c'est surtout dans cette dernière spécialité qu'on l'estime, car il est capable d'accomplir 300 km à pied en une semaine en ne mangeant qu'une poignée de maïs cru par jour. C'est ce qu'il a fait avec Cavelier de La Salle lors de son premier retour vers le fort Frontenac. Il l'accompagne jusqu'au golfe du Mexique.

On le retrouve en 1700 à Brest, où il est employé sur un navire canadien.

Sagean demande alors audience à Desclouzeaux, intendant de la marine, et lui raconte une histoire digne des *Millè et Une Nuits*. Il affirme avoir trouvé le royaume d'Acaaniba (à l'emplacement actuel du Nouveau-Mexique). Après avoir quitté Cavelier et Tonty avec leur approbation, il est parti avec 11 Français et 2 Indiens Loups. Il lui a fallu un an avant de découvrir le fleuve Milly qui traverse le royaume et la capitale du même nom où il a séjourné cinq mois. Le peuple y est accueillant, l'or si abondant qu'on en fait des casseroles. Tous les ans, 3 000 bœufs chargés d'or sont expédiés en tribut pour un voyage de 6 lunes vers un lointain royaume-suzerain qui ne peut être que Cipangu (le Japon) puisque les indigènes l'appelle Schipaniü.

Lorsque Pontchartrain, ministre de la Marine, reçoit la communication de Desclouzeaux, il demande aussitôt à celui-ci de lui fournir en grand secret un rapport détaillé. Si Sagean ne sait pas écrire, il conte fort bien. Il abreuve le secrétaire de Desclouzeaux de détails incroyables de précision, sans jamais se démentir. Mais ce qu'il dit est si beau et si énorme que les responsables devraient se méfier. Il n'en est rien, et Pontchartrain se prend à rêver à la lecture du long rapport. Il fait interroger Sagean par Pierre Le Moyne d'Iberville, alors de passage à

Rochefort. Le Canadien ne sait que dire et se contente de certifier ce qu'il sait : Sagean est canadien et coureur des bois connu. Il se garde bien, cependant, de proposer son concours pour l'exploration de la fameuse découverte.

Malgré le mystère qui entoure le rapport, on ne tarde pas à apprendre son contenu. Aussitôt, on frémit. Cabard de Villemont, les abbés Danjou et Bernou, conseillers du roi, s'enflamment. La tête pleine de rêves dorés, Pontchartrain ordonne que l'on conduise Sagean en Louisiane pour y guider une expédition vers Acaaniba.

Le 27 mai 1701, Tonty et Le Sueur, qui sont au fort de Maurepas, s'esclaffent en voyant arriver ce vieux farceur de Mathieu Sagean en compagnie de quelques officiers. Ils ont tôt fait de remettre les choses à leur place.

En dehors de ses qualités de pisteur, Sagean est réputé pour sa « folie des grandeurs » en même temps que pour sa poésie. L'affaire tourne court et l'on chasse le plaisantin du fort.

Dix ans plus tard, il fait encore parler de lui à propos d'une vague chicane pour les bornages de sa propriété. Ce procès nous indique qu'il possède une concession du côté de Mobile. Sagean a quand même réussi à gagner un peu d'argent grâce à la traite.

Il meurt aux environs de 1713, probablement de fièvre jaune.

#### *Louis Couillard de Lespinay : un Canadien pur sang*

Fils aîné de Guillaume Couillard, il naît en 1629, deux mois avant l'arrivée des Anglais. On pense que c'est à cause de ce bébé que Guillaume refusa de

suivre les autres Français en exil. Le jeune Louis reçoit une certaine instruction des jésuites.

À dix-sept ans, avec quatre joyeux compagnons, « tous fripons », dit le journal des jésuites, il fait le voyage de France où il mène un assez joli tapage. Il navigue, guerroye contre les Anglais, probablement des corsaires, passe pour mort.

Toujours riant, il reparait à Québec à l'âge de vingt et un ans. Il forme aussitôt une association avec 7 autres jeunes Canadiens pour exploiter la chasse au phoque. L'année suivante, il épouse Geneviève des Prés et achète la moitié de la seigneurie de la Rivière-Sud, à 50 km en aval de Québec. Il acquiert une seconde terre, mais ne s'y installe pas, préférant mener entre deux récoltes une grosse barque construite par son père, du golfe à Québec. Il crée ainsi une sorte de trafic régulier dont plus personne ne peut se passer.

En 1656, il bat le record de pêche à la morue en prenant 1 000 poissons dans une seule journée. Trois ans plus tard, il pêche 220 phoques sur une île, en face de Tadoussac, île qui lui est cédée en 1664 en même temps qu'on lui verse une subvention de 1 000 livres pour la découverte d'une mine de fer.

En 1668, Louis XIV lui donne des lettres de noblesse comme en 1654 à son père Guillaume. Si celui-ci avait choisi comme devise : « Dieu aide au premier colon », Louis, désormais « de » Lespinay, en adopte une autre qui éclaire singulièrement son personnage : « Prix des travaux n'a rien de vil »... et il repart à la pêche aux phoques.

Il meurt dans son manoir de pierre (un luxe insensé) en 1678. Il a quarante-neuf ans.

## 9/ *Les fous de l'espace*

### *Étienne Brulé*

Il est né en 1592 à Champigny-sur-Marne et part au Canada avec Champlain à l'âge de dix-huit ans.

Huit ans plus tard, c'est un gaillard des plus conséquents qui parle le huron, l'algonkin et mène la vie libre des Indiens des bois. Les pères récollets lui reprochent vivement son goût pour les femmes ainsi que son impiété flagrante : une monstruosité pour l'époque.

Le père Sagard raconte que lors d'un accident où il crut mourir, il découvrit que Brulé ne connaissait que son bénédicité. Pour avoir la paix et vivre selon son désir, Brulé disparaît dès qu'il le peut. Sur ordre de Champlain, il s'en va en ambassade chez les Andastes pour les décider à se battre contre les Iroquois. Les Andastes, qui habitent à l'emplacement actuel de Toronto, arrivent deux jours trop tard.

Brulé, reparti avec ses nouveaux amis, explore leur région loin dans le sud « en pourmenant le long d'une rivière qui se descharge par la Floride ». Il va

jusqu'à l'embouchure, « tant pleine d'isles et de terres proches d'icelles ». Il a descendu la Susquehanna et exploré la baie de Chesapeake, où se trouve aujourd'hui Washington.

En revenant, il est fait prisonnier par les Iroquois, mais arrive à s'échapper, personne ne sait comment.

Entre 1621 et 1623, il découvre les Grands Lacs. Il campe là où s'élèveront les villes de Duluth et Superior. Il décrit les chutes du sault Sainte-Marie qu'il appelle le sault de Gaston « ayant près de deux lieües de large, lequel lac avec la mer douce contiennent environ trente jours de canot selon l'idée des sauvages et de la mienne 400 lieües de vraie longueur ».

Toujours marchant, canotant, chassant, lutinant les jolies Indiennes et bâfrant avec ses frères de sang, il visite en 1625 le pays des Neutres, découvre le lac Érié, les chutes du Niagara. Enfin, il s'installe à Toaniché, chez les Hurons, où il rencontre les pères Sagard et Brébeuf. Si, au début, il accepte de leur apprendre les langues indiennes, il refuse ensuite, sans doute pour limiter le pouvoir des missionnaires.

Champlain comme les pères lui veulent peu de bien, car on sait qu'il touche 1 000 livres par an pour inciter les Indiens à joindre les postes de traite.

Quand arrivent les Kirke, il se met aussitôt à leur service, ou, plutôt, regagne son village et son harem. Cet homme est prêt à tout accepter, pourvu qu'on le laisse tranquille. Nicolas Marsolet fait la même chose. Champlain ne leur pardonnera jamais.

Quand le fondateur de la Nouvelle-France revient en 1633, Etienne Brulé est mort. Les Hurons l'ont mangé, peut-être pour une histoire de femme.

*Jean Jolliet*

Né à Québec en 1645 où son père est charron au service de la Compagnie des Cent-Associés, c'est un des hommes les plus doués de son temps. Il est tour à tour explorateur, cartographe, hydrographe du roi, professeur au collège des jésuites, commerçant, seigneur canadien et surtout découvreur du Mississippi. Son nom est intimement lié à celui du père Marquette, son compagnon de route dans la découverte de la Belle-Rivière (Ohio en iroquois, Mississippi en outaouais). Les Miamis — à moins que ce ne soient les Illinois — l'appelle Michisépé, ce qui veut dire « Père des fleuves ».

Au retour de cette formidable « invention », Jolliet écrit un rapport détaillé et dessine des cartes en deux exemplaires. Il en remet un à la mission de saut Sainte-Marie et garde le second. Avant Montréal, au saut Saint-Louis, il fait naufrage et perd tous ses papiers. L'année suivante, il apprend que le double de son rapport a été détruit dans l'incendie qui a ravagé la mission. Il doit tout recomposer de mémoire. Le rapport y perd en précision. Il faudra attendre Cavelier de La Salle pour recommencer une exploration jugée incertaine.

Jolliet devient un important négociant. Il lutte contre la traite de l'eau-de-vie. Sans doute lassé du quotidien des marchands, il part explorer et surtout parfaire la connaissance de la baie d'Hudson. Entre deux voyages, il donne des cours d'hydrographie au collège de Québec.

Il meurt en 1700 dans son domaine de Champigny, en face d'Anticosti.

*Jacques Marquette*

Fils de Nicolas Marquette, seigneur de Tombelle et conseiller de Laon, il est né le 10 juin 1637 à Laon et appartient à ces familles qui tiennent autant à leur roture que d'autres à leur noblesse. A dix-sept ans, Jacques Marquette commence son noviciat chez les jésuites de Nancy. Sept ans plus tard, le voici à Trois-Rivières où il passe une année à étudier les langues indiennes. Génie de la linguistique, à la fin de sa vie, il sera sans doute le seul au monde à parler à la perfection « avec l'accentuation » l'outaouais, l'algonkin, l'iroquois, plus une dizaine de dialectes.

Il s'en va fonder la mission de Saint-Ignace, le fameux poste de Michillimakinac. En 1672, Jolliet vient lui apporter un ordre écrit du supérieur de Québec qui lui demande de se joindre à l'explorateur. Cette mission le remplit de joie, car, à part les sermons aux hôtes de passage et un peu de chasse à proximité du poste, sa vie n'est pas excessivement animée.

Marquette et Jolliet partent le 15 mai 1673, en canot, bien sûr. Ils descendent tout le Michigan, s'engagent dans la forêt, trouvent des portages inconnus de leurs guides. Un mois plus tard, ils naviguent sur le Mississipi, la Belle-Rivière. Ils sont convaincus d'être les premiers à visiter ces terres et c'est probablement avec un certain sentiment de fierté qu'ils entrent dans le village de Peoria. Là, le très vieil Indien qui les accueille s'écrie en levant les bras : « Le soleil n'est jamais aussi éclatant, ô Français, que lorsque tu viens nous voir... » La phrase sera gravée sur le monument de Marquette à Laon, en 1937. Tout porte à croire que le vieil Indien en question n'est autre qu'un de ces déserteurs français, haute-

ment indianisés, qui pullulent du nord au sud, à l'ouest des Grands Lacs. Sans doute inquiet de sa hardiesse qui aurait pu attirer l'attention sur lui, le vieil homme ne reparut jamais.

Puis Marquette et Joliet descendent le grand fleuve jusqu'à l'Arkensas. Le changement de climat et de flore, la direction générale des eaux leur indiquent que dorénavant le Mississippi ne peut que continuer au sud. Ils remontent et, à la mi-septembre, parviennent à Saint-François-Xavier, sur le lac Michigan.

Après cette épopée épuisante, Marquette reprend sa vie de missionnaire. Il est très fatigué et vraisemblablement déjà malade, mais il a promis aux Indiens Kaskakias (des Illinois) de revenir chez eux. Il y arrive à grand-peine le 8 avril 1675. C'est le jeudi saint. Il prêche devant 2 000 Indiens, très impressionnés.

De plus en plus malade, il veut remonter à Michillimakinac et meurt en pleine forêt. Ses deux compagnons ne peuvent que l'ensevelir après avoir pris un grand nombre de repères pour retrouver un jour sa tombe.

Deux ans plus tard, une grande bande de Kiskakons, montés sur trente canots, viennent à Michillimakinac pour apporter en grande pompe les restes du missionnaire-explorateur. Il n'y a pas un chrétien parmi eux. On mesure là l'estime dans laquelle ils tenaient le père Marquette.

### *René-Robert Cavelier de La Salle*

Il naît à Rouen le 21 novembre 1643. Ses parents sont merciers en gros dans la paroisse de Saint-



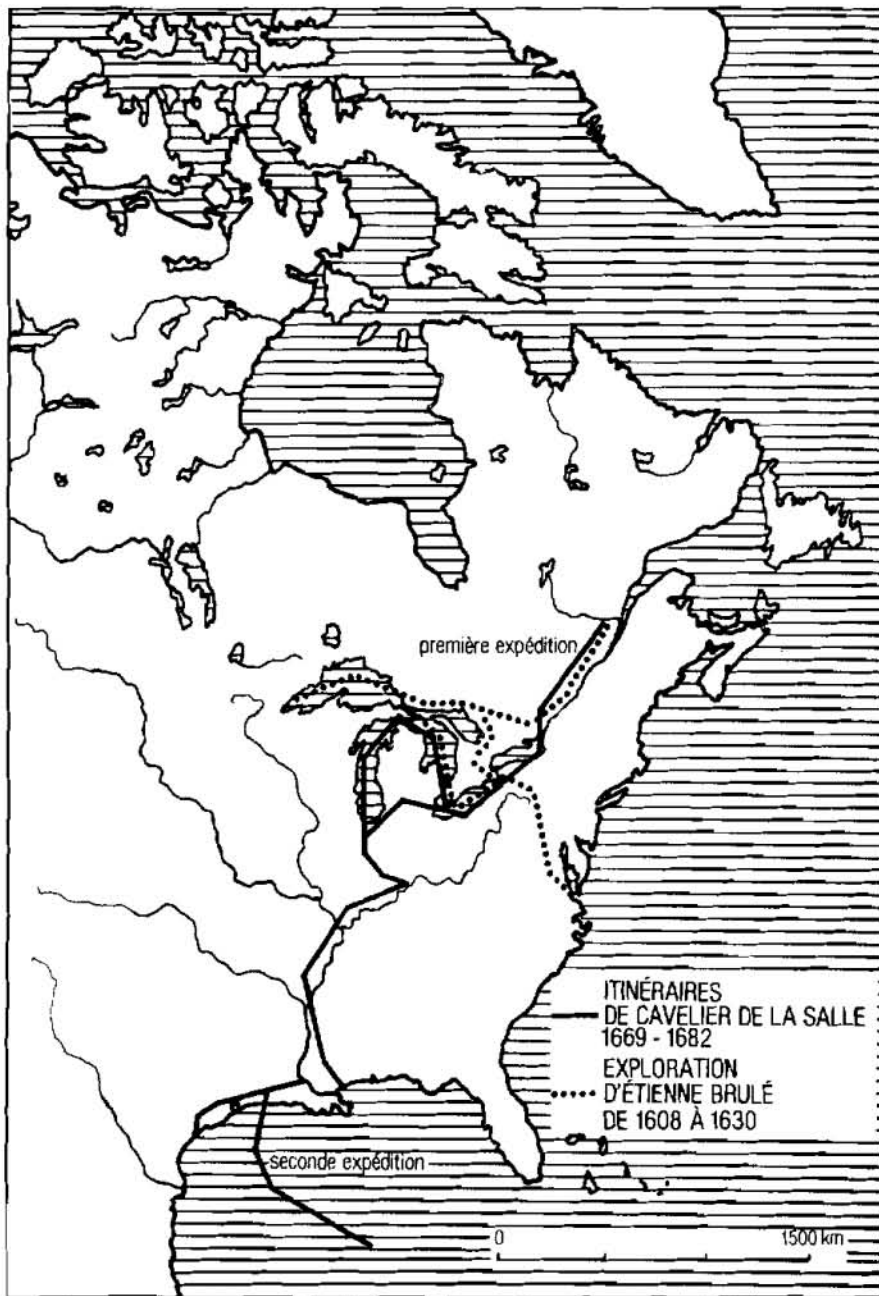
Herbland. Le jeune homme est élevé dans le même quartier que Pierre Corneille.

L'adolescent est un colosse turbulent, querelleur et velléitaire. Il fait son noviciat chez les jésuites. Il y devient professeur jusqu'en 1666, date à laquelle il quitte le collège à « cause de ses infirmités morales », comprenez son excès de santé. A Paris, il se lie avec l'abbé Bernou et Eusèbe Renaudot, petit-fils du créateur de *La Gazette*. C'est une coterie puissante.

En novembre 1667, il arrive à Québec. Les sulpiciens lui concèdent une seigneurie dans l'île de Montréal qu'il revend aussitôt à ses anciens propriétaires... Cette « astuce » indique clairement que Cavelier a déjà de gros appuis à la cour. Nanti de ce viatique, il part pour réaliser son rêve enfin avoué : découvrir l'Ohio. Un rêve assez étrange, car, dans l'esprit de son temps, l'Ohio peut être assimilé au serpent de mer.

Les projets de Cavelier ne s'opposant pas à ceux du sulpicien Dollier de Casson, les deux hommes décident de faire équipe. Le supérieur craint toutefois « l'humeur légère » de Cavelier et leur adjoint le diacre Bréhant de Galinée, fort capable de dresser une carte et de poursuivre le voyage au cas où Cavelier abandonnerait l'expédition « à la première fantaisie ».

Tout commence mal. Cavelier de La Salle, qui prétend parler iroquois, ignore tout du maniement d'un canot. Dans sa troupe entièrement venue de France, personne n'a la moindre idée de cet art. Résultat : l'expédition met un mois pour gagner le



premier village tsonnontouan. Il faut un autre mois pour trouver un guide. Puis La Salle tombe malade. Galinée écrit non sans malice que c'est à cause de trois gros serpents à sonnette sur lesquels il a failli mettre la main en escaladant un rocher.

Le 1<sup>er</sup> octobre, Cavelier laisse Galinée poursuivre et rentre à Montréal avec une bonne partie de ses compagnons. Il disparaît et certainement voyage. Personne, en fait, ne sait où il va. On prétend qu'il est parti pour l'Ohio, mais des témoins le rencontrent sur l'Outaouais, à 1 200 km à vol d'oiseau de l'hypothétique Belle-Rivière. On le revoit le 18 août 1670, lors du retour de l'intendant Talon. Celui-ci le commissionne pour aller « au sud, pour trouver l'ouverture du Mexique ». Cependant, en 71 et 72, il est toujours à Montréal en quête d'argent. Il semble qu'il fasse un peu de traite.

En 1673, il est devenu incontestablement un superbe coureur des bois, expert en canotage, chasse et guerre indienne. Sa force énorme le sert admirablement.

Le gouverneur Frontenac l'envoie chez les Iroquois préparer l'expédition qu'il prévoit depuis longtemps. Il n'est toujours pas fait mention de l'Ohio. A l'automne, Cavelier revient à Montréal au moment où Frontenac fait arrêter le gouverneur de la ville. On comprend aussitôt que Cavelier est un véhément supporter du gouverneur.

En 1674, il fait le voyage de Versailles, obtient le fort Cataracoui qu'il baptise fort Frontenac, de même que des lettres de noblesse pour lui et ses descendants.

En 1677, il revient à Versailles où on lui donne l'autorisation de bâtir à ses frais deux établissements. Il rêve d'un empire et, grâce à ses amis

Bernou et Renaudot, reçoit la permission de découvrir l'Ouest, entre la Floride, le Mexique et la Nouvelle-France. Ce genre de permission sous-entend qu'il dispose de l'appui et de la protection du roi, alors le plus puissant souverain du monde.

Le 15 septembre, Cavelier est à Québec avec 30 compagnons dont Tonty le Manchot. A Noël, il est aux chutes du Niagara. Il fait construire un bateau de 45 tonneaux : le *Griffon*, en l'honneur des armes de Frontenac. Il est lancé le 7 août 1679 et, vingt jours plus tard, atteint le détroit entre les lacs Huron et Michigan. Il s'arrête à la mission de Michillimackinac. C'est la première fois qu'un navire à voiles circule dans ces eaux.

Le 15 septembre, il est à la baie des Puants où, malgré l'interdiction directe du roi de « pratiquer aucun commerce avec les sauvages nommés Outaoués et autres qui apportent leurs pelleteries à Montréal », il engage la traite sur une grande échelle. Il charge le *Griffon* de somptueuses fourrures, renvoie son navire et continue en canot. Il a déjà parcouru au moins 2 000 km.

Le 19 septembre 1679, il part avec quatorze compagnons sur quatre grands canots. Le vent souffle en tempête. A partir de cette date, l'aventure presque solitaire de La Salle prend des dimensions inconnues à ce jour.

Il bâtit un fort à Saint-Joseph, sur la rivière des Miamis. Tonty l'y retrouve. Pas de nouvelles du *Griffon*. Il repart le 3 décembre, passe par la Teatiki, rejoint l'Illinois. Le 5 janvier, il arrive sur le lieu actuel de Peoria. Malgré l'hostilité des indigènes, il y fait bâtir un nouveau fort qu'il baptise Crève-cœur. Toujours sans nouvelles du *Griffon*, bien que presque tous les jours il expédie des Indiens grassement payés

pour porter des lettres et rapporter leurs réponses, il décide de partir à sa recherche. Il faut s'appeler Cavelier de La Salle pour envisager une pareille randonnée.

Le voici de nouveau en route avec cinq hommes. Il perd son canot le troisième jour et doit continuer à pied dans les alternatives de gel et de redoux du printemps. Après 400 km, Cavelier atteint Saint-Joseph en face de l'actuel Chicago. Toujours pas de nouvelles du *Griffon*. Les six hommes continuent à travers une forêt si épaisse et « si fournie d'épines » que leurs vêtements sont bientôt en loques. Direction : le lac Érié.

De l'avis général, jamais un Indien n'est passé par là. Le 21 avril, Cavelier est à Niagara où le fort a été incendié. Il apprend la perte d'un navire sur le Saint-Laurent qui devait apporter pour 20 000 livres de marchandises. Inébranlable, il continue et parvient, le 6 mai, au fort Frontenac. Cette fois, il a parcouru 2 000 km à pied, pour la moitié en terre inexplorée.

Il gagne Montréal, s'y endette encore un peu plus et revient au fort Frontenac où des déserteurs ont pillé ses maigres réserves. Sans perdre un instant, il leur tend une embuscade dans la baie de Cataracoui et les capture avec leur butin.

Le 10 août, il réunit 25 hommes et organise une nouvelle expédition chez les Illinois. Il sait à présent qu'il a perdu le *Griffon*, coulé dans le lac Michigan. Le 1<sup>er</sup> décembre, il retrouve le fort Crevecoeur. Il est en ruine et des cadavres d'Indiens mutilés gisent partout. Il remonte au fort Saint-Joseph, envoie partout des émissaires à la recherche de Tonty. En attendant, sans doute pour se reposer, il voyage sans arrêt pour inciter les Illinois et les Miamis à s'allier

contre les Iroquois. Tout l'hiver, qui ne semble pas avoir prise sur cet homme de béton, et le printemps se passent ainsi.

Le 11 août 1681, sur l'ordre de Frontenac, il est à Montréal. Il fournit un long rapport écrit au gouverneur et, après avoir rédigé son testament en faveur de ses créanciers, repart.

Le 19 décembre, il est au fort Saint-Joseph où l'attend Tonty. En pleine forme, il vérifie tous les équipements, les bagages et les vivres, puis donne l'ordre de départ à 23 Français et 18 Indiens.

Le 6 février 1682, il parvient au confluent du Mississipi. Une semaine plus tard, la dispersion des glaces autorise le grand départ. Cinq jours plus tard, il découvre l'embouchure de l'Ohio aux environs de l'actuelle Memphis. Là, il doit attendre une dizaine de jours un membre de l'expédition égaré à la chasse, qu'on retrouve enfin sur le fleuve, accroché à un tronc flottant, mourant de faim. La Salle en profite pour faire édifier un fort appelé Prud'homme, du nom du naufragé.

Le 5 mars, il reprend la descente. Le 12, il rencontre des indigènes sur le pied de guerre. Tout s'arrange par un formidable banquet. 60 km plus loin, il atteint l'embouchure de l'Arkansas, terme du voyage de Jolliet et du Père Marquette en 1673.

Le 22 mars, il entre dans le pays des crocodiles. Il fait très chaud alors qu'à 1 500 km en amont le fleuve est encore pris dans les glaces. Le 6 avril, il voit la mer. Trois jours plus tard, l'explorateur, à l'endroit nommé aujourd'hui Venice, prend officiellement possession du pays au nom du roi de France. Pour ce faire, La Salle revêt un pourpoint à col de dentelle, un chapeau à plume et un immense manteau d'écarlate galonné d'or qui ne l'ont jamais quitté depuis le début de ses aventures !

Il tombe malade jusqu'au 15 juillet, puis entame le chemin du retour. Il arrive à pied au lac Michigan, rejoint le fort Saint-Joseph en canot et, de là, fait 500 km; de nouveau à pied, jusqu'à Michillimakinac où il parvient le 15 septembre.

Il écrit un long rapport à Frontenac alors que le gouverneur Lefebvre de La Barre vient de lui succéder. Il retourne passer l'hiver à Saint-Louis des Illinois où il fait ériger un fort sur un rocher inaccessible. La Salle continue d'installer des postes de traite aux points stratégiques.

A la fin 1683, il est à Versailles. L'abbé Bernou et Eusèbe Renaudot falsifient son rapport pour le faire coïncider avec leur projet concernant la conquête des colonies espagnoles. Cavelier de La Salle, parfaitement inconscient, accepte de déplacer de 1 000 km vers l'ouest l'embouchure du Mississippi. De cette façon, le fleuve s'ouvre aux frontières du Mexique, près du rio Bravo (rio Grande). Grâce à ce travail, l'ancien gouverneur Diego de Penalossa, passé en France par la faute de l'Inquisition, peut envisager la conquête de la Nouvelle-Espagne et surtout de ses mines. Les comploteurs n'y vont pas de main morte.

La Salle, en plein délire, accepte tout. Il se prête aux plus énormes mensonges et va même jusqu'à affirmer qu'il peut lever une armée de 15 000 Indiens, en plus des 4 000 qu'il a déjà à Saint-Louis des Illinois. Choyé, adulé, il passe du lit d'une courtisane à des salles de conférences où il tient des propos de plus en plus déments. Il dit très clairement qu'il est possible de remonter le cours du fleuve sur plus de 100 lieues avec des gros navires et sur 500 en barques, alors qu'il sait pertinemment que le cours en est considérablement obstrué par des troncs pétrifiés.

Seignelay, fils de Colbert et ministre de la Marine,

finit par se laisser séduire. Le 10 avril 1684, le roi rend tous ses forts à Cavelier de La Salle et lui confie le commandement des territoires de Saint-Louis jusqu'à la Nouvelle-Biscaye. Il lui donne en outre 100 soldats, 8 officiers et sous-officiers, un navire de 36 canons, le *Joly*, ainsi qu'une flotte de transport : la *Belle*, l'*Aimable* et le *Saint-François*. 320 voyageurs, savants et colons s'embarquent pour fonder une ville à l'embouchure inexistante d'un fleuve et sur une terre inconnue formée de marécages insalubres...

Durant deux ans, on cherche le fleuve. Peu à peu, la monstrueuse erreur prend corps. La Salle s'échine, se bat, recommence ses marches insensées, mais il est le seul à pouvoir les accomplir. Il ne reste que 17 personnes à ses côtés et 25 dans un fort bâti à la hâte. Quand La Salle retrouve enfin « son fleuve », il est trop tard.

Le 19 mars, les « marcheurs » assassinent Cavelier et lui ravissent son fameux manteau d'écarlate qui a survécu à tous les naufrages. Les assassins se tuent entre eux. Les survivants atteignent Saint-Louis le 14 septembre et Montréal le 13 juillet 1688.

Le frère de Cavelier, un prêtre sulpicien qui a participé à tout le voyage, garde le secret de la mort de son aîné pour pouvoir vendre tranquillement les fourrures qu'il avait amassées. Il ne la rend publique qu'en France le 9 octobre. Dans l'année qui suit, il publie un récit de l'aventure rempli d'erreurs volontaires, de mensonges et d'outrances qui vont tromper des générations d'historiens.

Louis XIV ne fait officiellement aucun commentaire, ni sur le voyage ni sur la catastrophe finale. Cependant, il conserve et fait dûment enregistrer sur les cartes cette immense Louisiane que lui a offerte le fabuleux visionnaire.



*Médouard Chouart des Groseillers et Pierre-Esprit Radisson*

Ils ont vingt-deux ans de différence, sont beaux-frères à l'issue d'un second mariage, et leurs destins sont si bien liés qu'il n'est pas possible de parler de l'un sans évoquer l'autre.

Commençons par Chouart des Groseillers. Il naît en 1618 à Charly-sur-Marne, près de Château-Thierry, dans une ferme qui existe encore. On ignore tout de sa première jeunesse, sinon qu'il « a vécu chez une de nos mères de Tours », comme nous l'apprend Marie de l'Incarnation.

La première fois qu'on le cite, il a vingt-huit ans. Il est alors soldat à la mission jésuite de Huronie. L'année suivante, en 1647, il est à Québec où il signale à Marie de l'Incarnation qu'il a vu une grande mer au-delà du pays des Hurons : le lac Supérieur. Il se marie quelques semaines plus tard avec une jeune veuve, Hélène, fille d'Abraham Martin qui laissera son nom aux trop fameuses plaines d'Abraham. Hélène lui donne deux fils et meurt.

Il se remarie encore avec une veuve, sa lointaine cousine par alliance, Marguerite Hayet, native d'Avignon, qui est arrivée récemment de Paris. Elle fait bientôt venir en Nouvelle-France son demi-frère, Pierre-Esprit Radisson, sans doute parce qu'il est orphelin.

Il arrive à Trois-Rivières à l'âge de dix ans. Quelques semaines plus tard, le gamin est enlevé par les Iroquois. Un deuil de plus pour sa sœur. Mais, à l'époque, cette situation féroce est tout à fait habituelle.

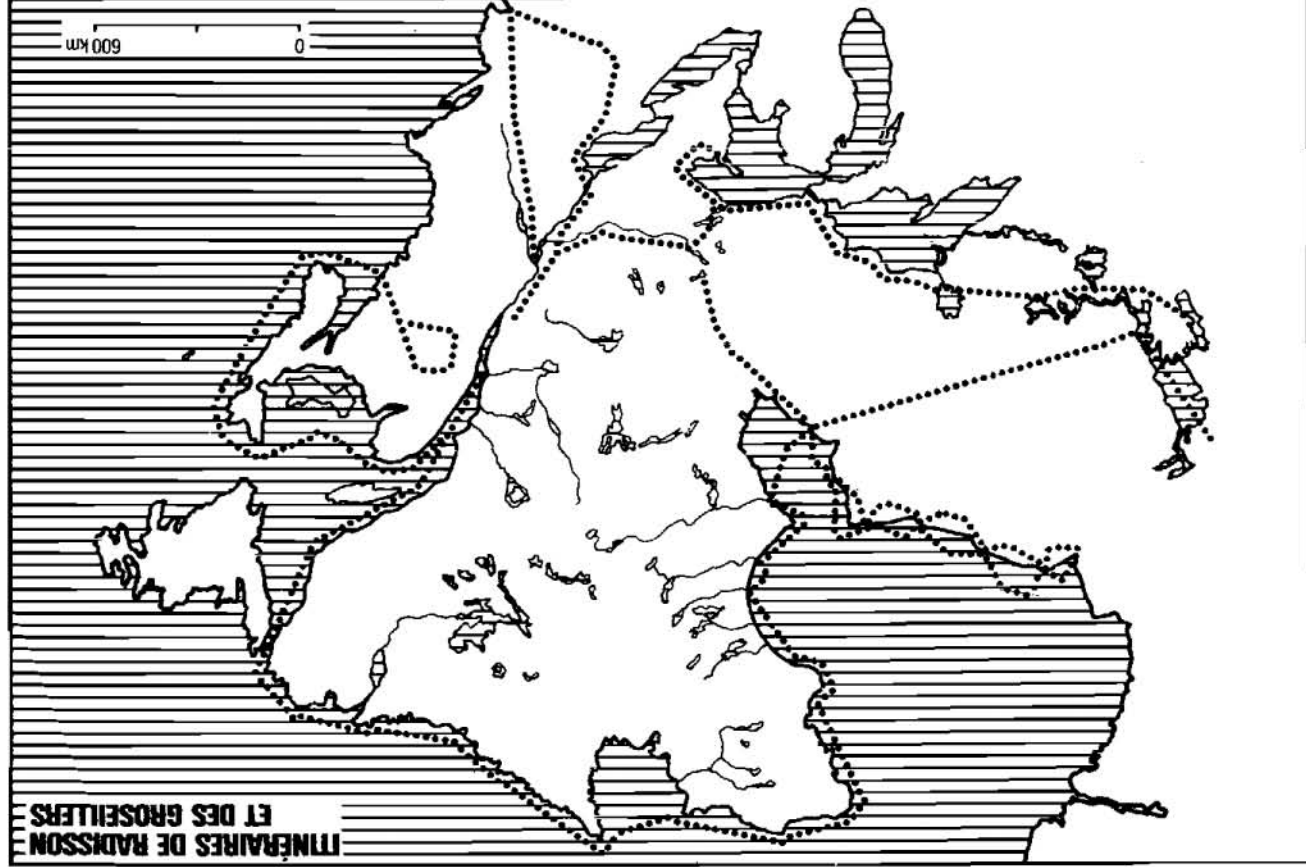
En 1654, Des Groseillers accompagne des Indiens traiteurs qui rentrent dans leur village. Il campe avec eux sur le futur emplacement de Michillimakinac et

revient avec une « flotte » de plus de 100 canots qui portent pour plus de 100 000 livres de fourrures. C'est lui qui attire l'attention des autorités sur la valeur stratégique du détroit.

Il retourne dans sa famille à Trois-Rivières. Là, il s'occupe activement des semailles de printemps, quand un jeune gaillard se présente à la ferme, Pierre-Esprit Radisson. Il vient de vivre une aventure que n'aurait pas osé rêver le plus débridé des romantiques. Il a quinze ans.

On imagine aisément la fête des Trifulviens au retour de l'enfant dont on se souvenait à peine et que tout le monde croyait mangé depuis cinq ans. Lors de sa capture, Radisson n'a pas été exécuté en raison de son jeune âge. L'adoption d'un mâle français étant considérée comme une excellente affaire, un placement d'avenir, il y eut même une dispute entre les familles influentes pour s'approprier le jeune prisonnier. Le voilà devenu iroquois. Il apprend la langue avec une facilité qui déconcerte ses maîtres. Radisson possède une oreille remarquable. Il joue de la guitare, jouera du clavecin et de l'orgue sans jamais avoir pris de cours. Plus tard, il parlera anglais sans accent et avec une volubilité provençale.

Pour l'instant, il vit complètement à l'indienne, participe aux expéditions, à la grande saison de pêche, bref, paraît s'amuser énormément. Au bout de deux ans, il s'enfuit, mais est récupéré par ses « parents » en vue de Trois-Rivières. Dans le bourg, personne ne se doute de son identité. On note seulement une « dispute entre sauvages loin de portée [de fusil] ». Reconduit au village, il est torturé une journée entière, puis gracié de justesse par l'intervention de sa famille. Il reçoit alors un nom



indien, Oninga, pour sa belle tenue au poteau. Il n'a pas treize ans.

L'année suivante, au cours d'une longue randonnée, il parvient avec d'autres chasseurs de sa tribu à Fort Orange (Albany, État de New York). Le gouverneur, auquel il s'est fait reconnaître, veut le racheter. Noblement, Oninga-Radisson refuse. De retour chez lui, il regrette sa décision et s'échappe, cette fois pour de bon. Il devient interprète chez les Hollandais, puis, grâce à un jésuite de passage, Antoine Poncet, il est rapatrié à Amsterdam à la fin de 1654. Il passe en France, dans l'espoir d'y obtenir un passage gratuit pour rejoindre sa sœur. Radisson et Des Groseillers font connaissance. Le jeune homme part chez les jésuites, sans doute pour rembourser le prix de son voyage qu'ils lui ont vraisemblablement avancé. Après avoir fait office d'interprète durant deux ans, il accompagne une mission chez les Iroquois. A force de diplomatie indienne, il parvient à faire accepter à son ancienne tribu suffisamment de petits cadeaux pour « oublier » sa fuite. La mission tourne mal et Radisson réussit à soustraire les membres de celle-ci promis au poteau et à la marmite. Cet exploit doit certainement solder sa dette, car il rentre chez lui à Trois-Rivières. Il y trouve Des Groseillers, son beau-frère. Les deux hommes sympathisent. Ils partent ensemble le 2 août 1659 « à la traicte et à la découverte ». Nulle part, on ne peut trouver une telle association de hardiesse, de force et d'expérience.

Le gouverneur Voyer d'Argenson exige qu'ils soient accompagnés d'un de ses hommes ou menace d'interdire l'expédition. Tout le monde comprend qu'il veut leur adjoindre un espion pour s'approprier leurs découvertes et surtout les possibilités de traite.

Des Groseillers étant capitaine de Trois-Rivières, il peut se déplacer comme il le veut. Il ne s'en prive pas. Les deux hommes, accompagnés de quatre compagnons indiens, remontent l'Outaouais, gagnent le lac Supérieur et poussent si loin dans l'Ouest qu'ils parviennent à la limite de la forêt. Ils rencontrent les Sioux et nouent avec eux des relations commerciales. A leur retour, il est vraisemblable qu'ils voient la baie d'Hudson ou reconnaissent un fleuve qui s'y jette, peut-être l'Albany. Ils reviennent en 1660 au mois d'août avec une formidable récolte de peaux. Au Long Sault, ils découvrent les horribles traces du combat de Dollard des Ormeaux.

A Montréal, on les accueille en héros. Charles Le Moyne signe un contrat avec eux. Les jésuites, très intéressés par les nouvelles de l'Ouest, les protègent. Sur les indications de Des Groseillers, le père Ménard et une dizaine de Français s'embarquent avec des Indiens qui les avaient accompagnés. A Québec, Marie de l'Incarnation cite leur retour comme « celui d'une manne céleste qui sauve la colonie ». Cependant, les fonctionnaires de d'Argenson interviennent, confisquent les peaux et infligent une lourde amende aux voyageurs. Des Groseillers est même mis en prison. Précisons que cette vertueuse protection du quint royal, cinquième toujours réservé aux caisses du roi, sert surtout à alimenter celles du gouverneur et la cupidité des gabelous. Lorsque Des Groseillers est libéré, il ne reste rien du trésor, et d'Argenson va jusqu'à émettre les doutes les plus injurieux sur l'origine des fourrures et la réalité des découvertes des explorateurs.

En 1661, les deux beaux-frères se rendent en France pour tenter d'obtenir justice. En vain. Radisson en profite pour impressionner les dames de la

cour en leur montrant les cicatrices des tortures que lui ont infligées les Iroquois.

En 1662, ils signent un contrat avec Arnaud Peré, coureur des bois qui a officiellement découvert le fleuve Albany. A leur retour, on les accuse de contrebande. C'est faux, mais la cupidité des fonctionnaires du gouverneur n'a plus de bornes. Cette fois, c'en est trop. Ils feignent de s'incliner et, l'année suivante, obtiennent une autorisation de voyage pour la baie d'Hudson. Ils quittent Trois-Rivières sur un petit navire et, arrivés dans le golfe, au lieu de pousser vers le nord, ils obliquent au sud et débarquent en Nouvelle-Angleterre. Il y sont enfin accueillis « selon leur mérite » comme l'écrit Radisson.

La profonde connaissance de l'Avignonnais, du pays iroquois et de la région des sources de l'Hudson et de la Delaware, est très utile aux Anglais pour s'emparer de la Nouvelle-Hollande. Fort Orange est rebaptisé Albany, un nom qui paraît tenir beaucoup à cœur aux deux hommes. Marie de l'Incarnation et le père Ragueneau attestent l'événement sans équivoque.

En 1666, ils sont à Londres où Radisson rédige la relation de leurs voyages à l'intention du roi d'Angleterre, Jacques II. En 1668, les deux explorateurs réussissent la première percée en baie d'Hudson pour le compte de l'Angleterre. Ils élèvent un fort chargé de protéger le premier comptoir de traite à l'embouchure de la rivière Ruppert. Deux ans plus tard, la Hudson's Bay Company est créée. Les deux hommes en sont actionnaires et employés. Jusqu'en 1675, ils fondent des comptoirs, des forts. La traite est florissante.

En Nouvelle-France où les fourrures n'arrivent plus, le gouverneur Frontenac, Marie de l'Incarnation, les jésuites envoient lettres sur lettres à Colbert

qui doit singulièrement regretter les quelques milliers de livres dérobées par le fisc aux deux aventuriers. Finalement, le père Albanel, prisonnier des Anglais, arrive à étouffer la rancune qui les anime. Il les retourne même si complètement qu'ils acceptent avant réparation de reprendre du service pour la Nouvelle-France. En 1681, Radisson et Des Groseillers repartent donc pour la baie d'Hudson sous le pavillon à fleur de lys. Une Compagnie du Nord a été créée par Aubert de La Chesnay, homme droit, riche et d'une fermeté à toute épreuve.

L'année suivante, c'est le contact entre deux partis anglais heureusement concurrents et les Français. Ceux-ci, indianisés à l'extrême, finissent par l'emporter, malgré leur petit nombre, dans la guérilla féroce qui suit. Radisson et Des Groseillers sont décidément imbattables. Tous les Anglais sont tués ou faits prisonniers, y compris John Bridgar, le gouverneur de la colonie. Tous les forts sont brûlés et d'énormes quantités de fourrures récupérées. Les chefs de l'expédition repartent directement pour la France afin d'y faire juger l'aventure par le roi, car les Anglais se plaignent ouvertement de trahison.

A Versailles, les choses se compliquent. C'est Jacques d'York, frère du roi d'Angleterre et unique espoir de voir un jour le royaume revenir au « papisme » puisqu'il est le seul catholique de la famille, qui crie le plus fort. Il a en effet investi beaucoup d'argent dans la Compagnie d'Hudson.

Louis XIV, privé des conseils de Colbert récemment décédé, s'en tire à la manière d'un Salomon pris de boisson. Des Groseillers reçoit l'ordre de retourner à Québec finir ses jours avec une prime assez confortable, et l'indispensable Radisson est prié de reprendre du service chez les Anglais !

Durant ces palabres, les fourrures du butin ont disparu. En 1684, Radisson arrive sur les lieux qu'il a auparavant pillés et incendiés. Il ne reste qu'un fort sous le commandement de Jean-Baptiste Des Groseillers (le fils). Le jeune homme est tout heureux de voir arriver son oncle. Celui-ci l'embrasse et s'empare du poste et des fourrures. Il emporte tout à Londres : pelleteries, garnison, commandant.

L'année suivante, il revient en compagnie des mêmes qui ont signé un contrat avec l'Hudson's Bay Company.

Radisson et son neveu laissent les *facteurs* faire leur commerce et repartent en exploration. Il est à peu près sûr qu'ils sont les premiers à découvrir le Grand Lac de l'Esclave.

En 1687, ils sont tous deux naturalisés anglais.

Radisson meurt à Londres en 1710, dans une situation assez modeste, et la Compagnie doit verser 6 livres à sa veuve pour payer les obsèques.

*Charles Laumet, dit « de Lamothe-Cadillac »*

Il naît aux Laumets, près de Caumont, dans le Tarn-et-Garonne. On ignore ce qu'il a fait jusqu'à vingt-cinq ans, car il s'est ingénié toute sa vie à cacher sa jeunesse. On sait seulement qu'il a falsifié le nom de famille de sa mère pour justifier sa noblesse de rêve.

A vingt-cinq ans, il arrive en Acadie et s'installe à Fort-Royal. Déclarant s'appeler Charles de Lamothe-Cadillac, il s'engage auprès de François Guyon, un corsaire qui fait une escale de ravitaillement. Il navigue trois ans et apprend à connaître parfaitement les côtes de la Nouvelle-Angleterre.



A vingt-neuf ans, le 25 juin 1687, il épouse la nièce de son capitaine. Il obtient une vaste seigneurie de 25 miles carrés, soit 7 000 hectares, dont il ne cultive pas un pouce. Il fonde une société « secrète » avec Soulègre, commandant de la garnison de Port-Royal, et Mathieu de Goutin, commissaire principal, pour faire du commerce aussi bien avec les îles qu'avec les Indiens de l'intérieur.

Le gouverneur Méneval fait aussitôt savoir aux affidés que les officiers n'ont pas le droit de trafiquer. Les trois associés, furieux de voir leur secret ressembler à celui de polichinelle, s'en prennent aussitôt au gouverneur et lui font une guerre en règle, situation très habituelle en Acadie.

Ils essaient de monter l'Église contre Méneval. Devant l'échec de leur tentative, ils lèvent la population contre les prêtres et persuadent nombre d'habitants de ne plus payer la dîme. Le gouverneur fait un rapport très sec à la cour : « Ce dict Cadillac est le plus meschant esprit du monde et est seurement un estourdy chassé de France pour je ne sçay quel crime. »

En 1691, Cadillac quitte l'Acadie. Surchargé de dettes et précédé d'une très fâcheuse réputation, il arrive à Québec avec sa famille.

A Versailles, on pense que sa connaissance réelle de la côte anglaise peut être précieuse. On recommande donc à Frontenac de l'aider. Celui-ci, sous le charme de la faconde et de l'humour du Gascon, ne demande pas mieux. L'histoire de la dîme l'a ravi, car lui non plus ne porte pas un amour exagéré aux jésuites.

Il le nomme lieutenant des troupes de la marine. En 1692, le nouvel officier entreprend une reconnaissance complète des côtes ennemies avec le cartogra-

phe Franquelin. L'année suivante, il est nommé capitaine en remerciement : l'année suivante, encore, commandant de Michillimakinac, le plus important fort de l'Ouest. Il y reste trois ans et embrouille assez bien les affaires entre Indiens du Nord et du Sud, mais s'assure un fructueux trafic de fourrures dans lequel Frontenac a sa part.

Arrivé sans autre ressource que sa paie d'officier (1 080 livres par an), Lamothe-Cadillac envoie en France pour 30 000 livres de lettres de change. Une étude de ses comptes montre qu'il ne s'agit là que d'une part de ses bénéfices. Il trafique également l'eau-de-vie sur une échelle énorme et exploite les coureurs des bois obligés de passer par le fort en les taxant lourdement. Nul ne se plaint, sachant bien que le « commandant » est très proche de Frontenac. Le marché de la fourrure acquiert un tel développement que les ports français en sont saturés. C'est l'époque où Louis XIV ordonne d'annuler tous les trafics jusqu'à nouvel ordre. Une telle politique, en dehors de toute autre considération, réduit d'emblée tous les Indiens à la famine ou bien au commerce avec les Anglais puisqu'ils ne savent plus vivre que de la traite.

Charles Laumet, ou Lamothe-Cadillac, comme on voudra, en profite pour arriver à Québec avec un chargement de 176 000 livres de fourrures. Frontenac et lui ont une longue conférence, puis Cadillac part pour la France « expliquer » son plan, car il a un plan, tout comme le célèbre Trochu.

Le Gascon fait du charme, de l'esprit (il en a beaucoup), flambe, projette si bien que la cour prête sérieusement attention à la création de Détroit, non pas un fort ni un comptoir, mais une ville capable d'attirer les colons, les Indiens, et de former un

véritable verrou aux prétentions anglaises dans la région.

Après les classiques hésitations des bureaux, Pontchartrain lui accorde en 1700 la liberté d'agir. Un an après, Cadillac arrive à Détroit et se met à l'ouvrage. Ses premiers rapports sont enthousiastes.

En 1703, Rigaud de Vaudreuil est nommé gouverneur de la Nouvelle-France. C'est aussitôt la guerre entre les deux hommes. Le gouverneur, descendant d'une très ancienne famille d'épée, méprise l'inquiétant parvenu qui, de but en blanc, lui offre la forte somme pour le laisser continuer ses affaires.

Cadillac attaque avec des ruses de voyou et salit Vaudreuil de telle façon que Pontchartrain ordonne à ce dernier de laisser en paix « monsieur de Lamothe-Cadillac ».

Outaouais, Miamis, Iroquois ralliés viennent s'installer comme promis à Détroit, mais à cause de leur nouvelle proximité, ils en arrivent aux mains. C'est bientôt la panique en dehors des semaines de traite. Clarendault d'Aigremont, nommé enquêteur, envoie un rapport écrasant :

« Le dict Lamothe-Cadillac n'est qu'un aventurier qui ne voit qu'une politique, celle de sa bourse. Sa colonie de Détroit dont il se vante tant dans ses rapports à la cour ne compte que 62 colons, quelques centaines d'Indiens très ennemis les uns des autres. 353 arpents [247 ha] sont en culture, tout le monde y vit dans la haine et la méfiance. »

L'enquêteur a découvert aussi que Cadillac fait de la contrebande de fourrure avec le Mississippi. S'il réussit, c'est évidemment une hémorragie dont la Nouvelle-France ne se relèvera pas. Pontchartrain ne peut le désavouer brutalement après l'avoir si

longtemps soutenu. Il le nomme gouverneur de la Louisiane, le 5 mai 1710.

La Louisiane, fondée dix ans plus tôt, ne compte que 400 habitants qui ont bien du mal à survivre sur la côte, alors que la Nouvelle-France est maintenant peuplée de près de 40 000 personnes.

Cadillac arrive en France. Il lui faut de l'argent pour sa nouvelle colonie. Pontchartrain l'envoie convaincre Antoine Crozat, le plus riche financier du moment. Cadillac se surpasse, et le financier accepte de mettre 700 000 livres dans l'aventure.

Cadillac débarque en Louisiane en 1713. Comme il faut s'y attendre, il s'occupe activement de sa fortune. On le soupçonne très fortement d'avoir même caché la découverte de mines pour se les approprier. Il fait tant que, l'été 1717, Cadillac et sa famille s'embarquent à Mobile. En France, il est mis à la Bastille en compagnie de son fils aîné. Il y demeure cinq mois, puis se justifie. Il reçoit alors la croix de Saint-Louis et on lui paye ses arriérés de solde.

Il tente un retour à la colonie, mais le refus est unanime. Après trente-quatre ans d'Amérique, il achète la charge de gouverneur de Castelsarrasin dont il étonne les habitants par son faste. Il meurt en 1730.

Durant son commandement à Michillimakinac, il a passé ses hivers à écrire un livre assez surprenant dans lequel il démontre que les Indiens de l'Ouest et les Juifs ont des liens raciaux très étroits.

Lorsque, beaucoup plus tard, les habitants de Détroit voudront honorer le fondateur de leur ville, ils donneront ce qu'ils croient être son nom à la plus fastueuse des automobiles qu'ils fabriquent.

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

## 10/ *Une nouvelle patrie : la guerre*

Louis XIV est maintenant Louis le Grand. Qui pourrait lui résister ? Quand Talon rentre en France en 1672, Louis XIV franchit le Rhin pour faire la leçon aux Hollandais. Charles II, le roi des Anglais, est — provisoirement — du côté des Français dans cette guerre de Hollande qui se terminera par un nouveau succès pour le maître de l'Europe.

On ne parle plus de l'or et des diamants de Jacques Cartier. On ne parle plus que de la route vers l'Asie. Les colonies sont devenues une affaire sérieuse. Colbert y veille. Les Antilles ne doivent pas faire oublier les fourrures et la pêche du froid Canada.

Des Grands Lacs jusqu'aux quatre coins de l'Amérique, les exploits des Marquette, Jolliet et Cavelier flattent le Roi-Soleil. De Québec à la Louisiane, c'est un continent immense. Pour le maîtriser, il faut des écus, beaucoup d'écus. Or, notre monarque est d'autant plus impécunieux qu'il a pris goût aux aventures militaires.

A Québec, l'heure est néanmoins à la grandeur, quand arrive le gouverneur de Frontenac.

## DES GOUVERNEURS DE TOUTES SORTES

Louis de Buade, comte de Frontenac de Palluau, né le 22 mai 1622 après la mort de son père, a pour parrain Louis XIII. Sa famille est connue dans le Périgord depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Après de très solides études chez les jésuites, il choisit le métier des armes. Il est nommé colonel (maître de camp) en 1643, au régiment de Normandie. En 1646, au siège d'Orbitallo, il est blessé et mutilé du bras droit, une infirmité qui ne l'empêchera toutefois pas d'écrire. Il devient alors général de brigade (maréchal de camp). Lorsqu'il n'est pas « aux armées », Frontenac vit à la cour où il s'endette comme tous ses pareils. En 1648, il épouse secrètement Anne de La Grange, fille d'un très riche maître des requêtes, qui lui donne un fils en 1651. Il participe à la Fronde tantôt dans un camp, tantôt dans l'autre, puis en 1669, complètement décavé, il part combattre les Turcs comme lieutenant général des troupes de Venise.

*Un gouverneur trop autoritaire*

Enfin, en 1672, il obtient la charge de gouverneur de la Nouvelle-France, une charge qui lève toutes les saisies et interdit le recouvrement des dettes durant la durée de la fonction. Parfait produit de Versailles, vaniteux, dépensier, intelligent et courageux — exactement ce que Louis XIV, qui se souvenait de la Fronde, avait voulu faire de sa noblesse — il n'a pas un extrême amour de l'aventure.

Quand il arrive à Québec, il est âgé de cinquante

ans. Comprenant tout de suite l'intérêt de la traite, il fait bâtir le fort Cataracoui, sur le lac Ontario. Les habitants s'inquiètent, car ils craignent avec quelque raison que Frontenac ne détourne les fourrures à son profit. Frontenac n'en a cure. Il se passionne pour le pays qu'il doit diriger. Deux fois par semaine, il a conférence avec des coureurs des bois et rien ne peut lui procurer plus de plaisir qu'une carte exacte.

Il est préférable de ne pas lui « agacer les oreilles ». En 1673, il fait arrêter le gouverneur de Montréal, François-Marie Perrot, ainsi que l'abbé Fénelon qui le critique en chaire. On en défère au roi. Colbert enraye le pouvoir de Frontenac en rendant le Conseil souverain autonome. Il en faut plus pour émouvoir le gouverneur, qui continue d'arrêter ceux qui le gênent : un jour, le greffier du tribunal; un autre, un juge de Montréal. Il fait même exiler le procureur général, Ruelle d'Auteuil, et deux conseillers.

Entre temps, il s'est intimement lié avec Cavalier de La Salle et lui a fourni tous les moyens nécessaires pour organiser la traite au sud des Grands Lacs. De même il s'intéresse au projet de Lamothe-Cadillac et soutient en sous-main tous les coureurs des bois susceptibles d'apporter une découverte ou un nouveau marché de fourrure. Les Outaouais qui perdent ainsi leur quasi-monopole s'allient alors aux Iroquois. En 1682, Frontenac est rappelé en France.

### *Un gouverneur vite oublié*

Le Febvre de La Barre lui succède. Complètement dépassé par les événements, il en est réduit à accepter les conditions de paix des Iroquois ! Louis XIV est assez chatouilleux sur ce chapitre. Il le rappelle



aussitôt et expédie Brisay de Denonville à sa place avec un corps de troupe.

*Un gouverneur très vertueux*

Jacques-René Brisay de Denonville est un noble de très haute lignée dont les ancêtres directs furent commissionnés par Charles le Chauve pour combattre les Normands. Il est probablement le meilleur officier de l'armée de Louis XIV. C'est dire qu'il est un homme de courage, de devoir et de consigne.

Il arrive à Québec dans de très mauvaises conditions. La traversée a été catastrophique. Sur les 400 hommes de renfort qui l'accompagnaient, 60 sont morts et 80 mourants. Il y a plus de 300 malades des fièvres à l'hôtel-Dieu.

Le premier de tous les gouverneurs, il commence par inspecter la colonie en détail. Il trouve les seigneuries réparties sans ordre, sans efficacité tactique. Les jeunes Canadiens lui paraissent robustes et pleins d'allant. Il estime cependant que leur fréquentation continuelle des Indiens leur donne des mœurs déplorables et les décrit comme débauchés (paresseux), indisciplinés, et sans aucun respect pour l'autorité quelle qu'elle soit.

Il s'élève contre l'ivrognerie, travers apparemment assez répandu dans la colonie. En fait, les Canadiens ne boivent pas plus que les autres habitants des climats rigoureux. Aveuglé par le sens du devoir, Denonville ne le sait pas, ne veut pas le savoir. On est très strict sur la morale dans l'armée du Roi-Soleil. Il fait mettre au pilori ou fouetter quelques joyeux lurons coupables d'aimer la vie en liberté. Quant aux coquins ils se transforment aussitôt en autant de tartufes aux allures édifiantes.

Il envoie une expédition à la baie James. Trois forts anglais sont pris et 50 000 peaux de castor rapportées à Québec. Les Canadiens qui assurent l'opération doivent effectuer 4 000 km à pied.

En juin 1687, il organise une vaste opération contre les Agniers et les commerçants anglais qui tentent de se faufiler chez les Outaouais. Pour la première fois, les Britanniques, guidés par des Canadiens renégats, effectuent une vraie sortie en dehors du territoire de la Nouvelle-Angleterre. Denonville a réuni 832 soldats, 900 miliciens et 400 Indiens d'élite. Les Anglais sont pris et les renégats fusillés. Les Agniers s'enfuient. On détruit leurs réserves et leurs villages. On capture des Iroquois pour les envoyer ramer sur les galères en Méditerranée. Ils ne nous le pardonneront jamais.

#### *Le massacre de Lachine*

Les Anglais d'Albany vont bientôt reprendre les hostilités. Les Iroquois apprennent la nouvelle que les Canadiens ne connaissent pas encore et, se sentant dans leur bon droit, tombent sur la Nouvelle-France à tomahawk raccourci. C'est l'abominable massacre de Lachine, à l'extrémité de l'île de Montréal. Le 4 août 1689, 1 500 guerriers attaquent par surprise. Bilan : 24 colons sont tués, 90 faits prisonniers, 48 sont torturés et mangés, 42 sont échangés après quelques mois. Sur les 77 maisons du bourg, 56 sont rasées.

Sous la pression iroquoise, on abandonne le fort Niagara, puis le fort Frontenac.

Denonville est très impressionné par les qualités combattives des Canadiens. Pour les récompenser, il

décide de les policer et de les embrigader. Il s'étonne vivement du peu de succès de sa politique.

Lors de son départ en 1689, plus de six cents jeunes gens vivent dans les bois. Si l'on ne peut pas encore parler d'une résistance, c'est déjà une fuite. Sa présence maladroite a fait naître le sentiment national canadien qui finira un jour par être presque anti-français.

#### *Frontenac est revenu*

Pendant ce temps, de son côté, Frontenac a intrigué autant qu'il lui était possible pour se rapprocher de la riche Amérique. Il est chargé d'une expédition contre New York. Elle n'aboutit pas. Finalement le roi ayant besoin de tous ses officiers d'élite le remet en selle.

Il est de retour à Québec le 12 octobre, un mois et demi après la tragédie de Lachine. Les Canadiens ne sont pas très satisfaits de voir revenir le « vieux ronchon », si affamé d'écus. Ils font contre mauvaise fortune bon cœur.

Frontenac, tout heureux de se retrouver au Canada, n'entend pas voir Anglais et Iroquois lui gâcher son plaisir et sa fortune. Évidemment rempli de défauts, il n'en est pas moins un véritable officier général, capable d'évaluer une situation et d'y faire face.

#### *Sus à l'Anglais et à l'Iroquois*

Quatre mois après son arrivée, en janvier 1690, il contre-attaque en plein hiver. Faisant confiance aux

Canadiens, il organise trois expéditions contre les établissements de Schenectady, Salmon Falls et Fort Loyal. Cette épopée réellement surhumaine se termine par un triomphe. La terreur se répand en Nouvelle-Angleterre. Les Iroquois, qui croyaient les Anglais invulnérables, s'inquiètent subitement.

Les Britanniques imaginent alors de sauver la face et leurs postes avancés grâce à un plan de grande envergure : les milices et les Iroquois attaqueront Montréal, tandis qu'un corps de débarquement parti de Boston s'emparera de Québec. C'est compter sans la petite vérole qui immobilise les fantassins au sein d'une indescriptible pagaille. A cause de l'épidémie que les Anglais accusent les Français d'avoir « semée », les marins arrivent seuls.

Frontenac, dont la mauvaise humeur naturelle s'accommode fort bien de cette situation, renvoie l'Anglais venu innocemment demander la reddition : « Je n'ay point de réponce à faire à vostre général que par la bouche de mes canons et à coups de fuzils. »

Les Anglais venus là pour prendre une ville aux abois débarquent sur les battures de Beauport, face à Québec. En trois jours, ils perdent deux cents hommes et quelques prisonniers. Ils repartent sous les huées. On ne les reverra plus avant soixante-dix ans. Alors, d'un coup, le comte de Frontenac laisse éclater un génie assez bien caché jusque-là. Sans troupes réglées pour inquiéter sérieusement la Nouvelle-Angleterre, il décide la guérilla à outrance. Sus à l'Anglais et à l'Iroquois où qu'il se trouve. Les petits commandos de chasse se lancent aussi dans l'exploration, élèvent des forts, nouent des alliances.

*A la découverte des écus*

En même temps, Frontenac favorise de son mieux la progression vers l'ouest et le sud. On découvre la Grande Prairie, à l'ouest du lac Winnipeg, les Illinois, les Miamis, etc. On dépasse à l'ouest les sources du Mississipi. C'est un éclatement sans précédent. Seuls les Outaouais se plaignent, mais beaucoup moins fort depuis que Frontenac est revenu. En 1696, alors qu'il entre dans sa soixante-quatorzième année, il organise une grande opération de nettoyage du pays iroquois. 2 250 hommes sont réunis sous le commandement effectif de Vaudreuil. Frontenac est de la partie et va traverser avec les Canadiens 1 200 km de forêts et de lacs. Il fait tous les portages en chaise à porteur ! Comme à leur habitude, les Iroquois sont introuvables. On brûle leurs villages, leurs récoltes, leurs réserves. On s'empare de tout ce qu'il est possible de piller, à commencer évidemment par leurs fourrures réservées au commerce anglais. On revient en parcourant 1 200 km dans l'autre sens avec un seul prisonnier, un vieux chef onontagué, trop faible pour fuir. Frontenac en fait cadeau aux Indiens de sa troupe, ceux des missions, qui le brûlent à petit feu sans que le vieillard ne consente même à lever les yeux sur ses bourreaux.

Il continue à favoriser Cavelier de La Salle, Lamothe-Cadillac, bref, tous les hommes capables de pousser plus loin les couleurs françaises en même temps que lui rapporter de l'argent. En fait, n'en doutons pas, la cupidité est le grand moteur de ce gouverneur hors mesure. Frontenac est le seul à se moquer éperdument des ordres de Louis XIV qui, arrivant chaque année par pleine valise, lui enjoignent d'abandonner la découverte et la traite, car il y

a à présent pléthore de fourrures en France. Il a sa vision du Canada, une vue très juste des possibilités qu'offre ce continent, pour plus du tiers encore vierge.

#### DES COMBATTANTS INFATIGABLES

Enfin en 1698, alors que la France vient de signer la paix de Ryswick, les Iroquois, qui ont perdu près de 2 000 guerriers au cours des neuf dernières années, décident de cesser les combats. Sur les ordres de Frontenac, Le Moyne d'Iberville fonde la Louisiane. La boucle est fermée. Si les monarques français le veulent, les Anglais sont enfermés à jamais derrière les Appalaches.

Le 28 novembre 1698, Frontenac meurt. Sous son règne, la guérilla a continué de même que la découverte. Combattants infatigables, Canadiens comme Iroquois s'y illustrent. A présent les habitants de la Nouvelle-France sont environ 15 000.

#### *La Chaudière noire*

Il naît vers 1642 chez les Iroquois Onontagués. C'est un jeune guerrier très actif durant la guerre de 1664-1665. Il ne supporte pas bien les dix-sept années de paix qui suivent et, faute de Français à mettre au bout de son fusil, s'en va guerroyer chez les Sioux et les Illinois. Il en tire tant de gloire et de richesse qu'en 1682, le voici chef de sa nation. Il pousse alors à la reprise des hostilités.

En 1683, il ramène à Montréal quatre prisonniers

outaouais rachetés par le gouverneur François-Marie Perrot. Celui-ci reçoit assez mal le chef iroquois dont le kidnapping et les rançons paraissent être la spécialité. Pour se venger de ce qu'il considère être un affront, la Chaudière noire pille le fort de Frontenac en repartant chez lui. Il l'attaque à nouveau en septembre 1687. Un an plus tard, « doux come un agnel », il fait partie de la délégation de la paix envoyée auprès de Brisay de Denonville.

En août 1691, à la tête de 600 guerriers, il se jette sur les villages isolés dans l'île de Montréal. Les Montréalistes — ils sont 150 et autant d'indigènes algonkins — contre-attaquent. La Chaudière noire est défait. Avec quelques survivants, il s'enfuit dans les bois. Jamais les Iroquois n'ont subi une telle défaite.

Au printemps suivant, la Chaudière noire a reconstitué une bande de 140 guerriers et s'en prend aux Français qui veulent passer de Québec aux Grands Lacs, dans les deux sens.

Le 15 juillet, il enlève 3 enfants indiens et 14 habitants occupés à faire sécher les foins. Un commando de 26 hommes indiens et français le prennent en chasse et le rejoignent au Long Sault. On ne retrouve que 9 Français vivants et les 3 enfants. Une vingtaine d'Iroquois sont morts, autant sont faits prisonniers, dont la femme du chef qui réussit à s'enfuir à la nage.

L'année suivante, sous prétexte de chasse, la Chaudière noire s'approche de nouveau du fort Frontenac. Il fait annoncer à l'officier en charge, Dufrost de La Jemmerais, que les anciens de son peuple sont en route pour Québec pour signer la paix. C'est vrai mais personne ne le croit. Le vieux chef a lassé toutes les confiances. Tandis qu'il va

courir le cerf vers la baie de Kenté, un parti de 34 jeunes Algonkins dont les parents ont eu beaucoup à souffrir de l'Iroquois se mettent en campagne. Ils le capturent avec la moitié des siens. Tous sont tués et mangés, y compris la nouvelle épouse de la Chaudière noire. Les autres disparaissent. On en retrouvera jusque sur la rivière Hudson.

*Pierre Le Moyne d'Iberville*

Troisième fils de Charles Le Moyne, il a deux sœurs et onze frères : ils seront tous soldats au service de la Nouvelle-France. Né à Montréal le 20 juillet 1661, Pierre Le Moyne est un héros de légende plus canadien que nature. Il sait tout faire : monter des embuscades, marcher des centaines de kilomètres en raquettes par un froid polaire, et peut mener un canot comme le meilleur des pisteurs indiens. Il est, de plus, l'un des plus fins capitaines de vaisseau de la marine de Colbert. Il est également redoutable en corps à corps. On lui reprochera (après sa mort) d'être très peu accessible à la pitié, mais c'est un luxe que ne peut se permettre un homme qui se battra toujours à un contre trois, parfois plus.

Il fait sa première vraie campagne en baie d'Hudson. Partis de Québec en canot et à pied, les Canadiens connaissent 85 jours terribles avant de parvenir à la rivière Moose. Ils s'emparent du fort édifié sur la rive en moins d'une heure. A cette occasion, Pierre Le Moyne entre le premier et les Anglais referment la porte. Il doit ferrailer avec les défenseurs jusqu'à ce que ses compagnons ouvrent une brèche, opération qui prend plusieurs minutes. Après avoir garrotté les prisonniers, les Canadiens se